

MODÈLES

DE LEADERSHIP VERTUEUX



THOMAS MORE (1478-1535)
ALEXANDRE SOLJENITSYNE (1918-2008)
ERIC LIDDELL (1902-1945)
JOAN OF ARC (1412-1431)
MARTIN LUTHER KING (1929-1968)
PYOTR STOLYPIN (1862-1911)
JÉRÔME LEJEUNE (1926-1994)
EDOUARD MICHELIN (1859-1940)
MOTHER TERESA (1910-1997)
CORAZON AQUINO (1933-2009)
HERB KELLEHER (1931-2019)
FOUAD ABDULLAH CHEHAB (1902-1973)
DARWIN SMITH (1926-1995)
YUAN LONGPING (1929-2021)
CHARLES MALIK (1906-1987)
JOSEMARÍA ESCRIVÁ (1902-1975)
ALEKSANDR SUVOROV (1730-1800)
JOHN PAUL II (1920-2005)
ENRIQUE SHAW (1921-1962)
FAKHREDDIN AL-MAANI II (1572 -1635)
ERNEST SHACKLETON (1874-1922)
SHEIKH ZAYED (1918-2004)
CYRILLE ET MÉTHODE (827-869 – 815-885)
BADEN-POWELL (1857- 1941)

THOMAS MORE (1478-1535)

« La pureté de ma conscience... Voilà la source de ma jubilation »



Pour rester fidèle à sa conscience, Sir Thomas More, le grand humaniste et Lord chancelier du roi Henri VIII, refusa de reconnaître ce dernier comme le chef autoproclamé d'une nouvelle église de sa propre invention. Quoique traité cruellement pendant les quinze mois où il fut incarcéré à la Tour de Londres qui précédèrent sa décapitation, et malgré l'opposition de son roi, des évêques d'Angleterre, de la plupart de ses amis et même de sa famille entière (y compris de sa fille bien-aimée Margaret), Thomas More resta fort dans ses convictions.

More fut un brillant exemple de joie et d'amitié, deux vertus inséparables. Voici son portrait dressé par son ami Erasme : « Son visage est en harmonie avec son caractère, il est aimable et joyeux, sans risque de bouffonnerie. More semble né pour l'amitié, il est l'ami le plus fidèle et le plus constant. Quand il rencontre une personne sincère selon son cœur, il se complait dans sa compagnie et sa conversation, comme si ces choses étaient pour lui le charme principal de l'existence. En un mot, si vous cherchez un modèle d'amitié, vous n'en trouverez pas de meilleur que More. »

More est un bon modèle de *sanguin endurant*. Il était toujours souriant, blagueur, communicatif. Mais il était aussi profond, constant et fidèle. Bien qu'il fût sanguin par tempérament, et que son amitié avec le roi fût pour lui quelque chose de sacré, il sacrifia tout et endura tout pour sauver l'intégrité de sa conscience.

Pour Thomas la politique est une notion bien plus élevée que la recherche du pouvoir et de l'avantage personnel. La politique est une forme de service qui exige professionnalisme, une préparation spécifique à travers l'étude de l'histoire, du Droit, de la culture, et surtout de la nature humaine : de sa grandeur et de sa fragilité. Après avoir terminé ses études de Droit, Thomas passait chaque jour, pendant de nombreuses années, les premières heures de sa journée à étudier la tradition classique et chrétienne afin d'y trouver des solutions réelles aux problèmes de la vie.

La magnanimité de Thomas More se résume en un quelques mots : « La dignité de ma Conscience! » Thomas s'opposa courageusement aux tentatives du pouvoir en place de manipuler sa conscience, cette éternelle tentation des gouvernants qui ne reconnaissent aucun pouvoir au dessus d'eux-mêmes. Pour rester fidèle à des principes irrévocables, desquels dépendent la dignité de l'homme, le bonheur des peuples et une société civile décente, Thomas sacrifia tout ce que le monde pouvait lui offrir. Il n'avait qu'à tendre la main.

« La pureté de ma conscience », affirmait-il, « voilà la source de ma jubilation ». Thomas pratiqua la justice « au nom de la vérité et de sa conscience », écrit William Shakespeare dans sa dernière pièce *Le Roi Henry VIII*. Pour Thomas la politique ne peut être séparée de la moralité.

Comme Socrate, Thomas refusa de se laisser manipuler par la foule. Il refusa tout compromis. Le sens de la dignité humaine : voilà ce en quoi consiste fondamentalement la magnanimité.

Thomas More « fut la personne la plus vertueuse que l'Angleterre ait connue », écrit Jonathan Swift 200 ans après la mort de Sir Thomas. Chesterton, quant à lui, écrira en 1929 : « Thomas More représente un tournant fondamentale... Il est plus important aujourd'hui qu'à aucun autre moment depuis sa mort. Mais son importance réelle, c'est dans 100 ans que nous la verrons. »

Beaucoup connaissent la célèbre sentence de Lord Acton : « Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument. » En réalité, le pouvoir aide les gens vertueux à grandir. Le pouvoir n'a pas corrompu Thomas More. Bien au contraire, c'est dans l'exercice du pouvoir que Thomas More devint saint Thomas More.

ALEXANDRE SOLJENITSYNE (1918-2008)

« Je voulais être la mémoire... la mémoire d'un peuple victime d'une indicible tragédie. »



La littérature, tout comme la politique, le monde des affaires, la science et la religion, est un champ privilégié pour l'exercice de la magnanimité.

Très peu de temps après son arrestation par la police politique soviétique, Alexandre Soljenitsyne saisit le sens et l'ampleur de sa mission : devenir la voix puissance et universelle de ces millions de personnes innocentes, victimes du communisme. « Je publierai tout ! Je proférerai tout ! De la dynamite entassée dans les boxes de la Loubianka, aux appels dans les camps

de steppe en plein hiver, au nom de tous les étranglés, de tous les fusillés, de tous les morts de faim, les morts de froid. » Soljenitsyne comprit qu'il devait crier la vérité « tant que le petit veau ne se sera pas rompu le cou contre le chêne, à moins que le chêne ne se mette à craquer, ne s'abatte. Éventualité peu probable, mais que j'admets pourtant tout à fait ».

Un écrivain qui s'était fixé un objectif si élevé en un tel lieu et à une telle époque, cela constituait pour la Russie et pour le monde entier un signe extraordinaire d'espérance. La poétesse russe Olga Sedakova, qui lut Soljenitsyne dans le *samizdat*, témoigne : « Cette information sur l'ampleur inimaginable du mal provoqué par le communisme, cette information communiquée par Soljenitsyne et susceptible de pulvériser une personne mal préparée, n'épuisait pas le contenu du message. Par leur existence même et par leur rythme, les écrits de Soljenitsyne nous faisaient entendre au plus profond de notre être qu'un mal, même de cette envergure, et même si bien armé, n'est pas tout puissant ! Voilà ce qui nous étonnait plus que tout : un homme seul face à un système, presque cosmique, de mensonge, de bêtise, de cruauté et de destruction. Une telle situation ne se produit qu'une seule fois par millénaire. Et dans chaque phrase, nous percevions de quel côté était la victoire. Une victoire non pas triomphale, comme celles que connaissait ce régime, mais une victoire pascalle, celle qui fait passer de la mort à la vie. Dans *L'Archipel du Goulag*, des hommes transformés en poussière de camps ressuscitaient, un pays ressuscitait, la vérité ressuscitait. Cette force de résurrection capable de faire exploser l'univers, personne n'aurait pu la transmettre aussi bien. La résurrection de la vérité dans l'homme – et de la vérité sur l'homme – alors qu'une telle chose était totalement impossible. »

Soljenitsyne est un exemple remarquable d'endurance. Il résista plusieurs décennies à la pression d'un régime totalitaire qui s'était juré de l'anéantir. La réputation de Soljenitsyne fut grande en Russie et à l'étranger tant qu'il se limita à critiquer Staline, comme dans son premier ouvrage *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Cela convenait parfaitement aux objectifs de Khrouchtchev qui dirigeait à l'époque une campagne contre le culte de la personnalité de Staline. Cela convenait aussi aux intellectuels philomarxistes d'Occident, qui admiraient la révolution d'octobre, mais pensaient que Staline l'avait trahie. Dans ses œuvres ultérieures, Soljenitsyne affirma clairement qu'il s'opposait non seulement à Staline, mais aussi à Lénine et à la révolution d'octobre. Il rejeta même la révolution de février et n'hésita pas à exposer ses vues hétérodoxes dans sa *Lettre Ouverte aux Dirigeants de l'Union soviétique*. Il s'attira ainsi l'inimitié du régime soviétique et des légions d'intellectuels occidentaux, ses anciens supporters, sympathisants de la cause révolutionnaire.

Exilé en occident, Soljenitsyne affronta l'incompréhension et la dérision provoquée par son refus de prêter allégeance aux idéaux matérialistes en vogue dans les années 1970. L'armée grandissante de ses détracteurs, qui trouvaient intolérable une vision du monde contredisant la leur, en fit bientôt un ennemi de toute liberté et de tout progrès. Soljenitsyne ne fléchit pas.

Soljenitsyne était un être profondément magnanime. Il possédait un sens élevé de sa dignité propre à un moment où le régime totalitaire soviétique bafouait cette dignité d'une manière inconnue jusqu'à ce jour. La mission de Soljenitsyne, on peut la résumer en ces mots : « Je voulais être la mémoire ; la mémoire d'un peuple victime d'une indicible tragédie. »

Les contemporains les plus talentueux de Soljenitsyne, captivés par Soljenitsyne l'écrivain, ne cachèrent pas leur choqué à la rencontre de l'homme Soljenitsyne. Anna Akhmatova, la poète russe et prix Nobel de littérature écrit : « Un porteur de lumière ! On avait oublié que de telles personnes existaient encore... Un être surprenant... Un grand homme. »

Non seulement Soljenitsyne informa le monde de la réalité et de l'ampleur du mal qui le menaçait, mais il changea aussi l'existence de très nombreuses personnes. Par l'exemple de sa vie il restaura dans leurs cœurs l'espérance et le sens de la dignité.

ERIC LIDDELL (1902-1945)

“God made me fast”



Eric Liddell, l'athlète écossais qui remporta la médaille d'or du 400 mètres aux Jeux Olympiques de Paris de 1924 et l'un des héros du film *Les chariots de feu* (1981), fut un jour renversé par un des ses concurrents au départ d'une course. Décontenancé, il hésita un instant à se relever...

Mais l'espérance ne s'arrête pas aux obstacles, elle voit au-delà d'eux le grand bien espéré, et c'est lui qu'elle vise...

Et la tête lancée en arrière et la bouche grande ouverte, Liddell se lance après ses concurrents qui ont pris 20 mètres d'avance, les rattrape avant l'arrivée, triomphe, et s'effondre au sol à bout de souffle.

L'espérance est un élan joyeux, car elle porte en elle-même une joie, qui n'est pas encore la joie de la possession, mais qui est le goût de l'effort où la faculté s'exerce à plein, la joie de la recherche qui déjà a trouvé, qui déjà, en quelque manière, possède dans son élan même le bien auquel elle aspire, la joie enfin de la découverte et de la conquête qui se nourrit de la nouveauté même. Liddell, un homme profondément religieux, avait l'habitude d'affirmer : « Quand je cours, je ressens Son plaisir ».

Eric Liddell avait conscience de son talent : « Je crois que Dieu m'a créé pour quelque chose, mais Il m'a donné aussi la vitesse ». Liddell avait une vocation de missionnaire, et c'est comme missionnaire qu'il mourut en Chine dans un camp de concentration japonais en 1945. Mais il avait conscience aussi de sa vitesse, un talent qu'il n'avait pas l'intention de gaspiller. Aux Jeux Olympiques de Paris de 1924, par conviction religieuse il refusa de disputer la course du 100 mètres qui était sa spécialité, car la finale se disputait un dimanche. Mais cela ne l'empêcha pas de s'entraîner pendant plusieurs mois pour disputer d'autres courses et d'obtenir la médaille d'or au 400 mètres, après avoir battu le record du monde.

Liddell nous apprend une chose importante, une caractéristique majeure du leadership : la magnanimité ne doit pas être séparée de l'humilité. Plus nous avons conscience de notre grandeur personnelle, plus nous devons reconnaître que la grandeur est un don de Dieu. La magnanimité sans l'humilité n'est pas la magnanimité ; c'est un mensonge dont les conséquences au niveau personnel ne peuvent être que catastrophiques.

La magnanimité est inséparable de l'humilité. Au plan des tâches proprement humaines, l'homme a le droit et le devoir de mettre sa confiance en soi (magnanimité), sans oublier qu'il tient de Dieu les forces humaines dans lesquelles il met sa confiance (humilité). À l'élan de la magnanimité qui engage l'homme dans sa tâche d'homme doit toujours se joindre le recul de l'humilité qui l'en retire pour lui permettre d'apercevoir, au-delà d'elle, Dieu. À l'exaltation de l'homme dans sa tâche doit toujours se joindre son abaissement devant Dieu.

Liddell est un modèle de leadership vertueux dans les domaines du sport et de la religion.

JEANNE D'ARC (1412-1431)

« Aide-toi, Dieu te aidera. »



Jeanne d'Arc, si méprisée de nos jours en France, sa patrie, et si appréciée en Angleterre, le pays de son ennemi, était un être profondément magnanime, un leader exemplaire. Selon G.K. Chesterton, « Jeanne d'Arc ne piétina pas au carrefour de la vie, en rejetant tous les chemins comme Tolstoï, ou en les acceptant tous comme Nietzsche. Elle choisit un chemin et l'emprunta sans hésitation, comme la foudre. [...] Tolstoï fit l'éloge du paysan ; elle fut le paysan. Nietzsche fit l'éloge du guerrier ; elle fut le guerrier. Elle les battit tous les deux sur leurs terrains respectifs ; elle fut plus douce que le premier, plus violente que le second. Mais avant tout, elle fut une femme d'action, alors qu'eux furent des spectateurs sauvages, qui ne firent rien. »

Jeanne fut commandant en chef des armées françaises à l'âge de 17 ans. Sa mission consistait à faire couronner le Dauphin et à expulser les Anglais de France. Jeanne avait une vision élevée d'elle-même et de sa mission. Elle avait l'habitude de dire avec satisfaction : « C'est pour cela que je suis née. »

Léonard Cohen, le poète et chanteur canadien, a bien saisi la grandeur de Jeanne dans son œuvre « Joan of Arc », un dialogue entre Jeanne et le feu qui la consume sur le bûcher sous le regard des soldats anglais :

« I love your solitude, I love your pride... / *J'aime ta solitude, j'aime ta fierté*

....

I saw her wince, I saw her cry / *Je voie sa douleur, je voie ses pleurs*

I saw the glory in her eye. / *Je voie la gloire dans ses yeux.*»

« Aide-toi, Dieu te aidera ». Voici une phrase célèbre de Jeanne. Elle avait une confiance absolue en Dieu et une confiance absolue en elle-même. Lorsqu'on lui demanda pourquoi elle aurait besoin d'une armée si la volonté de Dieu était de délivrer le peuple français, elle répondit sur le champs : « Les soldats combattront et Dieu donnera la victoire. »

Jeanne d'Arc était une *colérique humble*. Tout en accomplissant sa tâche avec détermination (chasser les Anglais du territoire français), elle était la servante de son peuple : elle suscita la grandeur chez ses soldats, transforma le cœur de plusieurs millions de ses concitoyens, provoqua le renouveau spirituel de toute une nation. Sept ans après sa mort, comme elle l'avait annoncé, les Anglais furent chassés de France ; mais cet événement est d'une importance mineure, comparé au renouveau spirituel de la France que Jeanne a provoqué. Jeanne d'Arc fut un manager efficace (elle chassa les Anglais de France), mais elle fut surtout un leader : une éducatrice et une inspiratrice de premier ordre.

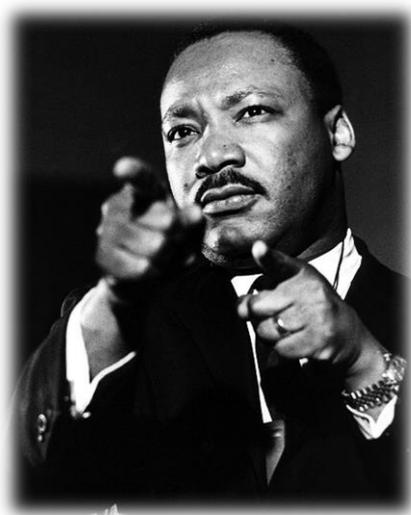
A l'âge de dix-neuf ans, Jeanne d'Arc, épuisée et enchaînée, supporta pendant plusieurs mois l'interrogatoire d'un tribunal fantoche dirigé par un juge cynique qui s'était juré de l'anéantir. Les répliques fameuses de cette jeune paysanne illettrée aux accusations portées contre elle témoignent d'un degré de sagesse remarquable. Quand le tribunal l'accusa d'avoir désobéi à ses parents en quittant sa maison et en s'engageant dans sa mission sans leur consentement, Jeanne donna à tous ces juges, docteurs en science ecclésiastique, une magnifique leçon de théologie : « Puisque Dieu le commandait, eussè-je eu cent pères et cent mères, eussè-je été fille de roi, je serais partie. »

Dans la liturgie de la messe de sainte Jeanne d'Arc, la première lecture est tirée du Livre de la Sagesse : « Grâce à la Sagesse, j'aurai la gloire auprès des foules et l'honneur auprès des anciens, malgré ma jeunesse. Au tribunal, on reconnaîtra la pénétration de mon jugement ; devant moi, les puissants seront dans l'admiration. Si je me tais, ils attendront ; si je parle, ils prêteront l'oreille ; si je prolonge mon discours, ils mettront la main sur leur bouche.»

« Jeanne d'Arc fut un être d'une nature si élevée », affirme Winston Churchill, « qu'il y avait mille ans que le monde n'avait pas connu une personne d'une telle envergure. »

MARTIN LUTHER KING (1929-1968)

"I have a dream"



Martin Luther King est un merveilleux exemple de magnanimité. La magnanimité est la vertu des personnes qui sont à la fois des philosophes et des hommes d'action.

King était un militant non-violent pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis. En 1963 il écrivait de sa prison de Birmingham: « Quand vous avez vu des populaces vicieuses lyncher à volonté vos pères et mères, noyer à plaisir vos frères et sœurs ; quand vous avez vu des policiers pleins de haine maudire, frapper, brutaliser et même tuer vos frères et sœurs noirs en toute impunité ; quand vous voyez la grande majorité de vos vingt millions de frères noirs étouffer dans la prison fétide de la pauvreté, au sein d'une société opulente; ... quand

vous combattez sans cesse le sentiment dévastateur de n'être personne ; alors vous comprenez pourquoi nous trouvons si difficile d'attendre. Il vient un temps où la coupe est pleine et où les hommes ne supportent plus de se trouver plongés dans les abîmes du désespoir. J'espère, Messieurs, que vous pourrez comprendre notre légitime et inévitable impatience. »

Martin Luther King prêchait la non-violence, mais il n'hésita pas à pratiquer la colère juste qui stimule l'audace et engendre l'action. King nous dit que la douceur est une erreur et un péché lorsque la justice et le bon sens exigent la colère.

Dans cette même lettre de sa prison de Birmingham il écrit : « Depuis des années, j'entends ce mot : " Attendez ! ". Il résonne à mon oreille, comme à celle de chaque Noir, avec une perçante familiarité. Il nous faut constater avec l'un de nos éminents juristes que " justice trop tardive est déni de justice "... J'en suis presque arrivé à la conclusion regrettable que le grand obstacle opposé aux Noirs en lutte pour leur liberté, ce n'est pas le membre du *White Citizen Counciler*, ni celui du *Ku Klux Klan*, mais le Blanc modéré ... qui croit pouvoir fixer, en bon paternaliste, un calendrier pour la libération d'un autre homme ; qui cultive le mythe du *temps-qui-travaille-pour-vous* et conseille constamment au Noir d'attendre un moment plus *opportun*... Nous avons attendu pendant plus de trois cent quarante ans les droits constitutionnels dont nous a dotés notre Créateur... De plus en plus, je pense que les gens mauvais utilisent le temps beaucoup plus efficacement que les gens de bien. Nous aurons à nous repentir dans cette génération, non seulement pour les mots et les actions des personnes haineuses, mais pour le silence effroyable des personnes de bonne volonté... Nous devons utiliser le temps de façon créative, en sachant que le moment est toujours venu de faire le bien ».

Avoir laissé passer l'occasion, ne pas avoir entrepris par peur ou par paresse, voilà ce qui fait souffrir plus que tout un esprit magnanime. Pour le magnanime, le mal ce n'est pas le mal que font les autres, c'est le bien que lui, personnellement, ne fait pas. Un cœur magnanime ne craint pas l'erreur : il craint l'inaction.

Martin Luther King était un *mélancolique audacieux*. Ses crises régulières de mélancolie ne l'empêchèrent de surmonter ses peurs et de se lancer dans l'action. Cet homme profondément

contemplatif fut le premier à lutter de manière soutenue pour les droits des citoyens noirs aux Etats-Unis. Il organisa la *marche vers Washington pour le travail et la liberté* qui fut un énorme succès. Plus de 250 000 personnes de toutes les ethnies se réunirent le 28 août 1963 face au Lincoln Memorial, dans ce qui fut la plus grande manifestation ayant eu lieu à cette date dans l'histoire de la capitale américaine.

Le point culminant de cette marche fut le discours de King « I have a dream ». Cette déclaration est considérée comme un des meilleurs discours de l'histoire américaine. King improvisa: « Je vous le dis ici et maintenant, mes amis, bien que, oui, bien que nous ayons à faire face à des difficultés aujourd'hui et demain je fais toujours ce rêve : c'est un rêve profondément ancré dans l'idéal américain. Je rêve que, un jour, notre pays se lèvera et vivra pleinement la véritable réalité de son credo : "Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes que tous les hommes sont créés égaux" ».

Martin Luther King nous dit que le leadership commence par le rêve. Le rêve est en effet l'essence de la magnanimité. Les leaders sont des rêveurs dont les rêves se traduisent en action. Le rêve du pusillanime est une chimère. Le rêve du magnanime est une réalité : il est dirigé vers l'action.

Le 3 avril 1968, la veille de son assassinat, King il prononça un discours poignant aux résonances prémonitoires : « Je ne sais pas ce qui va arriver maintenant. Nous avons devant nous des journées difficiles. Mais peu m'importe ce qui va m'arriver, car je suis allé jusqu'au sommet de la montagne. Je ne m'inquiète plus. Comme tout le monde, je voudrais vivre longtemps. La longévité a son prix. Mais je ne m'en soucie guère. Je veux simplement que la volonté de Dieu soit faite. Et il m'a permis d'atteindre le sommet de la montagne. J'ai regardé autour de moi. Et j'ai vu la Terre promise. Il se peut que je n'y pénètre pas avec vous. Mais je veux vous faire savoir, ce soir, que notre peuple atteindra la Terre promise. Je suis heureux, ce soir. Je ne m'inquiète de rien. Je ne crains aucun homme. Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur. »

Martin Luther King fut un rêveur et un acteur, un homme de grandeur et de service. Il infusa dans le cœur de chaque noir américain un sens élevé de sa dignité propre. Et c'est bien en cela que constitue le leadership.

PIOTR STOLYPIN (1862-1911)

« Enterrez-moi où je serai assassiné »



Piotr Stolypine fut Premier ministre de 1906 à 1911. De loin la plus brillante figure des chefs de gouvernement de Nicolas II, il fut le seul à avoir un projet capable d'enrayer la vague de terreur et de révolution qui avait ébranlé la Russie pendant plusieurs décennies. Son plan consistait à donner à la paysannerie et à la classe laborieuse russe une place dans le système économique de sorte que, pour la première fois dans l'histoire de la Russie, ces classes pourraient bénéficier du fruit de leur travail. Il tenta une transformation juridique et administrative de l'empire.

La réforme agraire était la pierre de touche de ce programme. C'était une entreprise risquée politiquement : socialistes autant que conservateurs éprouvaient une vénération presque mystique pour le mir ou commune villageoise, forme de propriété collective de la paysannerie. Les socialistes chérissaient la commune, car ils y voyaient un précédent historique, un modèle pour socialiser la totalité de la vie économique et sociale du pays.

La classe des propriétaires terriens conservateurs, quant à elle, considérait la commune comme la base de son pouvoir et de son influence. Stolypine, par tempérament, éducation et tendance politique, était conservateur, mais en homme prudent, il était d'abord et principalement réaliste. Il comprit que la commune était moralement injuste, économiquement inefficace et cause première de l'instabilité sociale. En redistribuant la terre arable tous les trois ans selon le principe de l'égalité, la commune déresponsabilisait chaque paysan et le décourageait par avance d'améliorer sa parcelle de terre. Avec le temps, la commune devint un terrain fertile pour l'agitation révolutionnaire.

Le projet de réforme agraire de Stolypine, dont l'objectif était de faire du paysan un « propriétaire », provoqua une opposition féroce des socialistes : ceux-ci craignirent à juste titre que cette réforme fasse disparaître la source même de l'insatisfaction qu'ils cherchaient à exploiter. Les puissants propriétaires terriens s'opposèrent aux réformes avec la même fureur : ils se rendaient bien compte qu'une paysannerie forte mettrait un terme à un système social, source de leur pouvoir. Craignant la colère de l'opposition, le tsar désavoua son Premier ministre.

Alexandre Soljenitsyne affirme que si la Russie avait adopté le programme de réforme agraire de Stolypine, une paysannerie indépendante aurait vu le jour et la nation aurait été épargnée du bolchevisme. Malheureusement, le projet de réforme fut interrompu, ouvrant ainsi la voie à la révolution communiste. Bien que seul et isolé, Stolypine n'abandonna jamais la lutte. Il consacra toutes ses forces à ce qu'il considérait être sa mission, et cela jusqu'à son assassinat en septembre 1911 par Dimitri Bogrov, personnage ténébreux, lié à la fois aux terroristes révolutionnaires et à la police secrète tsariste. Stolypine savait que le seul moyen pour sa famille et pour lui de retrouver sécurité et tranquillité était de donner sa démission, mais il n'avait aucune intention de céder à la

terreur. Dans son testament il écrivit ces mots devenus célèbres : « Enterrez-moi où je serai assassiné. » Voilà un bel exemple d'endurance.

JÉRÔME LEJEUNE (1926-1994)

« Défendre la vérité scientifique et la grande vérité morale qui en découle : voilà ma mission. »



Jérôme Lejeune est le généticien français qui découvrit en 1958, à l'âge de trente-deux ans, lors de l'examen des chromosomes d'un enfant dit « mongolien » (syndrome de Down), l'existence d'un chromosome en trop sur la 21^e paire. Pour la première fois dans l'histoire de la médecine était établi un lien entre un retard mental et une anomalie chromosomique.

Le Professeur Lejeune, l'un des généticiens les plus admirés du XX^e siècle, devint dans les années 1970 le leader moral du mouvement en faveur de la vie en Europe. Il défendit avec acharnement la dignité de la personne humaine à une époque où les parlements et tribunaux usurpaient le droit divin de décider qui, parmi les innocents,

doit vivre ou mourir. Pour Jérôme Lejeune, la légalisation de l'avortement n'a pas simplement été une attaque frontale contre la loi morale naturelle, mais aussi une expression odieuse de mépris pour la science.

La génétique moderne démontre que, au moment même où l'ovule est fécondée par le sperme, toute l'information génétique qui définit le nouvel individu est inscrite dans son intégralité dans la première cellule. Aucune autre donnée génétique n'entre dans l'œuf après sa fécondation initiale. Ainsi, la science affirme qu'un être humain ne serait pas un être humain s'il n'avait pas été conçu originellement comme un être humain. Les lois légalisant l'avortement reposent sur l'idée que l'embryon n'est pas une vie humaine, mais qu'il le devient plus tard, idée totalement fautive d'un point de vue scientifique.

Pour Jérôme Lejeune, la vérité scientifique est quelque chose que l'on ne doit pas cacher au public. « Si une loi est mal fondée au point de déclarer que l'embryon humain n'est pas un être humain, et que sa Majesté la reine d'Angleterre ne fut qu'un chimpanzé durant les quatorze premiers jours de sa vie, ce n'est pas une loi, mais une manipulation de l'opinion. Personne n'est obligé d'accepter la science. Vous pouvez dire : "Bien, nous préférons être ignorants, nous refusons absolument toute découverte scientifique." C'est un point de vue. Je dirais, c'est un point de vue "politiquement correct" dans certains pays, mais c'est un point de vue obscurantiste, et la science abhorre l'obscurantisme ». En 1981 Lejeune témoigne devant le Congrès américain.

En 1982, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques. En 1994 il devient le premier président de l'Académie pontificale pour la vie créée par Jean-Paul II la même année. Dans le contexte actuel de relativisme moral et de scepticisme intellectuel si dominant dans la culture européenne, la cause de Jérôme Lejeune parut condamnée dès le départ. Mais, comme le souligne sa fille Clara, « son réalisme lui était inspiré par une formidable espérance ». Le professeur Jérôme Lejeune est un exemple remarquable de courage dans le combat pour la vie. Avec la découverte de l'origine génétique du Syndrome de Down, il devint mondialement connu et fut proposé comme

candidat au Prix Nobel. Sa découverte donnait en effet l'espoir de pouvoir guérir un jour le handicap dont était responsable cette trisomie, et elle ouvrait de nouveaux chemins dans le domaine encore peu exploré et méconnu de la génétique. Consterné par l'adhésion grandissante de l'ONU à un programme idéologique opposé à la vie, il mit au défi la communauté internationale : « La vie est un fait, et non un désir... Ici, nous voyons une institution de santé qui se transforme en institution de mort. » Ayant dit la vérité sans compromis, il confia à son épouse : « Cette après-midi, j'ai perdu mon Prix Nobel. »

Pour défendre la vérité scientifique et la grande vérité morale qui en découlait, Jérôme Lejeune dut résister à l'esprit du temps, en particulier à l'esprit révolutionnaire de Mai 1968. L'atmosphère dans laquelle il se trouvait devint rapidement malsaine. Des messages en grosses lettres noires apparurent sur les murs de la faculté de Médecine : « Tremble Lejeune ! Le Mouvement révolutionnaire étudiant t'observe ! Lejeune est un meurtrier ! Tuez Lejeune ! Lejeune et ses petits monstres [c'est-à-dire les enfants victimes du Syndrome de Down] doivent mourir ! ». Le Pr. Lejeune était assailli verbalement et physiquement. Il ne recevait plus d'invitations aux conférences internationales sur la génétique. Le financement de ses recherches fut annulé. Il fut obligé de fermer son laboratoire et de licencier son équipe de recherche. Lui qui, à trente-huit ans, était devenu le plus jeune professeur de médecine de France et occupait la première chaire de génétique fondamentale, se trouva du jour au lendemain sans financement, sans collaborateurs, sans bureau.

Abandonné par ses amis et crucifié par la presse, réduit à la condition de paria, il accepta cet état de fait avec la sérénité et la joie de n'avoir pas cédé un seul instant aux hurlements diaboliques de la foule. Il mourut le lundi de Pâques 1994, après une brève agonie qui commença le mercredi de la Semaine Sainte.

Lejeune a inspiré durant sa vie de très nombreuses personnes, notamment le roi Baudouin. Lorsqu'en 1989 le parlement belge s'appêta à voter la loi sur l'avortement, le roi Baudouin appella en consultation Jérôme Lejeune pour l'éclairer sur la décision à prendre. Le roi ne signa pas cette loi. Lejeune inspire, aujourd'hui plus que jamais, les hommes et les femmes de bonne volonté : ceux qui ne sont pas indifférents à la vérité morale et scientifique. Un être humain est un être humain depuis sa conception. Il n'a jamais été et ne sera jamais un chimpanzé. Lejeune, comme tous les leaders, est profondément conscient de la dignité de la personne humaine.

EDOUARD MICHELIN (1859-1940)

« Il est nécessaire de casser la pierre pour y trouver le diamant caché à l'intérieur. »



Lorsqu'en 1954 François Michelin devint gérant de la société Michelin, il avait 28 ans. Son grand père Edouard Michelin, le fondateur de l'entreprise, était mort en 1940. François occupait le bureau de son grand père Edouard, un petit bureau resté célèbre par sa sobriété. Un jour, dans les années soixante, un employé partant à la retraite était reçu par François Michelin dans ce même bureau.

C'est avec une grande émotion qu'il raconta alors à son patron que lorsqu'il avait 16 ans et que son travail constituait à distribuer le courrier de l'entreprise, on lui avait demandé un beau matin de remettre une lettre en mains propres à Edouard Michelin. Très impressionné il se présenta au bureau d'Edouard qui le fit entrer en lui disant « Bonjour monsieur, veuillez entrer et vous asseoir ». Cette marque de déférence de la part du grand patron l'avait profondément marqué. Ces mots étaient restés gravés jusqu'à ce jour dans son esprit et dans son cœur. Le fondateur de la société manifestait un profond respect pour les personnes quelle que fût leur position sociale.

Pour Edouard Michelin aider l'homme à devenir ce qu'il est, voilà ce qui compte avant tout. C'est cet esprit Michelin qui a permis que Marius Mignol, un ouvrier typographe sans formation intellectuelle, devienne l'inventeur du pneu radial qui révolutionna toute l'industrie du pneumatique. Lorsqu'il fut embauché, Mignol aurait dû être envoyé à l'imprimerie de la manufacture, mais Edouard Michelin s'adressa au chef du personnel en ces termes : « Ne t'arrête pas aux apparences. Souviens-toi qu'il est nécessaire de casser la pierre pour y trouver le diamant caché à l'intérieur. »

Mignol fut nommé au service commercial chargé des marchés d'exportation. C'est là qu'un jour Edouard Michelin remarqua une curieuse règle à calcul sur sa table. Mignol l'avait conçue pour convertir plus rapidement les devises. Edouard s'écria : « Cet homme est un génie ! ». Mignol s'avéra être un homme d'une imagination extraordinaire. On le muta donc au service de recherche, à un moment où le pneu conventionnel avait atteint ses limites en raison de son échauffement à grande vitesse. Pour étudier les flux de chaleur dans un pneu, Mignol imagina la « cage à mouche », un pneu dont les flancs étaient remplacés par des câbles métalliques radiaux et très espacés. Le pneu qui résulta de ces recherches se révéla révolutionnaire.

C'est parce qu'Edouard Michelin s'intéressait aux hommes plus qu'aux choses que Marius Mignol put découvrir ses talents et les mettre au service des autres.

L'humilité fraternelle, loin d'être un obstacle au développement de l'entreprise, est la condition de son succès : la société Michelin est le numéro un mondial du pneumatique.

MÈRE TERESA (1910-1997)

« Je voulais devenir une mère pour les plus pauvres parmi les pauvres. »



C'est en septembre 1946 que Mère Teresa reçut la grande inspiration de sa vie, dans un train en route pour Darjeeling, alors qu'elle contemplait la misère autour d'elle : devenir une mère pour les plus pauvres parmi les pauvres.

La mission de Mère Teresa était de devenir une mère pour les plus démunis du monde, de partager leur désolation intérieure, et de montrer au monde entier l'amour infini de Dieu pour chaque personne. « Une

belle mort, disait-elle, c'est que ceux qui ont vécu comme des bêtes meurent comme des anges — aimés et désirés. »

Beaucoup de ceux qui l'entouraient tentèrent de la pousser à adopter des critères de décision propres aux organisations philanthropiques, bien que l'œuvre qu'elle fonda en 1950 ne fût pas une philanthropie, mais un ordre religieux. Teresa résista à cette pression. Elle ne flancha jamais. Si elle avait suivi leurs conseils, son organisation serait peut-être devenue un prestataire de soins efficace, mais elle aurait disparu en tant que congrégation religieuse.

Parce qu'elle n'oublia jamais sa mission, sa communauté devint en quelques décennies l'un des plus importants ordres religieux de l'Église catholique. Au moment de sa mort, les Missionnaires de la Charité de Mère Teresa comptaient plus de 4 000 sœurs œuvrant dans 610 missions réparties dans 123 pays.

Mère Teresa de Calcutta, l'une des plus grandes figures religieuses du XXe siècle, s'est courageusement opposée aux tendances de son époque. Dans son discours du prix Nobel en 1979, elle liait sa défense des enfants à naître à la cause de la paix : « Je pense que le plus grand destructeur de la paix aujourd'hui est l'avortement, parce que c'est une guerre directe, un meurtre direct — commis par la mère elle-même. Car si une mère peut tuer son propre enfant, qu'est-ce qui m'empêche de vous tuer, et vous, de me tuer ? »

Mère Teresa est un exemple de magnanimité (elle avait un rêve et une mission), d'humilité (elle fut une grande servante de l'humanité) et de courage (elle ne vacilla jamais).

CORAZON AQUINO (1933-2009)

« Sans les vraies valeurs, une démocratie n'est qu'une confédération de fous. »



Corazon Aquino, Présidente des Philippines de 1986 à 1992, est un bon exemple de leadership vertueux.

Après l'assassinat de son mari, le populaire sénateur Benigno Aquino, Cory Aquino devint la clé de voûte de l'opposition au Président autocrate Ferdinand Marcos. Avec la plupart des Philippines convaincus que le gouvernement avait ordonné la mort de son mari, Aquino annonça soudain son intention d'affronter Marcos aux élections présidentielles de 1986. Le résultat officiel du vote donna Marcos vainqueur, mais la fraude massive était trop évidente. Les deux candidats clamaient leur victoire. Des centaines de milliers de supporters de Cory Aquino envahirent les rues dans

une démonstration massive de pouvoir populaire. Le pays uni contre lui, l'armée refusant d'intervenir pour le soutenir, Marcos dut s'enfuir à l'étranger.

« J'assumais les pouvoirs de la dictature le temps nécessaire pour les abolir », commenta Cory Aquino quelques années plus tard. « J'avais le pouvoir absolu, mais je l'utilisais avec modération. Je créais des cours de justice indépendantes pour remettre en question mon pouvoir absolu et un parlement pour me le supprimer. »

À une époque où la démocratie est considérée comme un dieu par de nombreux intellectuels occidentaux, Cory Aquino affirme qu'elle n'accepte pas l'idée de la démocratie pour l'amour de la démocratie : « Sans les vraies valeurs, une démocratie n'est qu'une confédération de fous », affirme-t-elle.

Aquino pratiqua l'humilité dans sa manière de gouverner. Selon elle, la collégialité est un principe moral qui vaut en affaires comme en politique : « La capacité de travailler efficacement avec d'autres », affirme-t-elle, « d'écouter différents points de vue, de les créditer d'une sincérité égale à celles de ses propres points de vue, d'avoir la souplesse de s'accommoder aux soucis justifiés d'autrui, tout cela représente une qualité importante pour quiconque souhaite servir les autres. C'est une expression de l'esprit de service. Comment pourrait-on prétendre avoir un authentique esprit de solidarité avec le peuple en général, si l'on est incapable d'une solidarité opérationnelle avec les personnes avec lesquelles on travaille tous les jours ? »

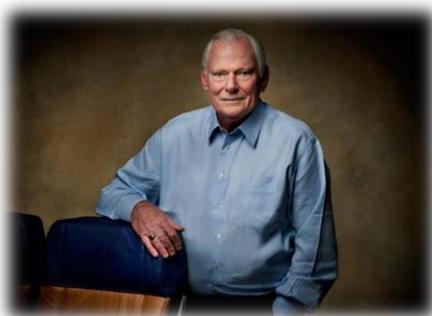
Pendant la campagne électorale qui l'opposait à Ferdinand Marcos, le dictateur l'accusa de ne pas être préparée à gouverner parce qu'elle était mère au foyer. C'est pourtant cette mère au foyer qui gagna les élections, envoya Marcos en exil, et permit la transformation de fonds en comble les Philippines.

À une époque où la politique est tombée entre les mains d'une caste, d'un *establishment* qui se sert lui-même plutôt que de servir les autres, Aquino montre au monde entier qu'une mère de famille est souvent mieux préparée pour la politique que les politiciens professionnels qui ont perdu depuis longtemps le sens de la grandeur et du service.

Cory Aquino fut un exemple remarquable de sincérité, de simplicité et d'intégrité en politique. Elle servit son pays pendant six ans, et choisit de ne pas se représenter. Les Philippins la considèrent aujourd'hui encore comme le leader qui a unifié leur nation.

HERB KELLEHER (1931-2019)

« Les hommes ne sont pas des 'ressources', mais une fin en soi. »



Herb Kelleher, co-fondateur et ancien PDG de la compagnie américaine Southwest Airlines, est un exemple et un modèle de magnanimité dans la vie des affaires.

La magnanimité est une question de rêve, de vision et de mission. Pour Kelleher le rêve consiste à ouvrir l'espace aérien au grand public, à donner aux gens les plus ordinaires la possibilité de voyager à bon marché et dans les meilleures conditions possibles. En 1971, au Texas, Kelleher a créé Southwest Airlines avec cette vision nouvelle et audacieuse. Au cœur de cette vision figure la magnanimité.

La magnanimité produit l'originalité. Kelleher est convaincu que *la joie de vivre* doit être un élément essentiel de la culture de sa compagnie. « Nous voulons que nos employés soient heureux et se sentent bien dans leur peaux. » Le sens de l'humour est une valeur primordiale à Southwest Airlines. Les employés bâtissent leurs relations avec les clients sur le fondement de l'humour. À Southwest on embauche les candidats pour leur sens de l'humour et on fait de l'humour un principe constant, intangible.

Kelleher fait participer ses employés (intellectuellement, émotionnellement et spirituellement) de cette vision pleine d'humanité, de simplicité, d'humour et d'altruisme.

Kelleher pratique la magnanimité qui est la vertu des grands hommes et la première vertu spécifique des leaders. Il pratique aussi l'humilité qui est la vertu de service et la seconde vertu spécifique des leaders.

L'humilité est l'ambition de servir. Kelleher sert ses employés. Il affirme : « Le quartier général est au fondement de la pyramide, pas au sommet. Notre travail au quartier général est de produire les ressources nécessaires à ceux qui sont en première ligne pour gagner la bataille... Nous avons un "Département du Personnel", car nous travaillons avec des personnes. Ne l'appellez donc pas "Département des Ressources Humaines". "Ressources Humaines", voilà un concept qui fait penser aux plans quinquennaux staliniens. »

Kelleher pratique la *responsabilisation*. Il suscite la pensée audacieuse de chaque employé de la société, en commençant par les techniciens et en terminant par le top-management. Celui qui soumet une idée quel qu'elle fusse, est sûr d'obtenir une réponse dans la semaine.

Kelleher pratique une culture de responsabilisation et de collaboration où les employés font preuve d'initiative au delà du cadre de leurs responsabilités journalières.

« Nous voulons que tous nos employés soient des leaders. Qu'ils travaillent au check-in ou transportent les bagages, cela n'a aucune importance. Chacun doit donner l'exemple aux autres. Chacun doit inspirer les autres par sa conduite. »

Kelleher affirme : « Nous passons un temps considérable à s'assurer que nous embauchons des gens qui ont un esprit de service et qui aiment travailler en équipe. Nous essayons de renforcer

leur *esprit de corps* en gardant constamment le contact avec eux et en reconnaissant leurs mérites.

»

Kelleher fait de ses employés des leaders. Il perpétue ainsi la mission de son entreprise. La continuité, comme la responsabilisation, est un signe de l'humilité du leader. Kelleher ne se rend pas indispensable. Il crée les conditions pour que d'autres puissent terminer son travail. Il prépare sa succession.

Kelleher pratique les vertus spécifiques du leader. Il pratique aussi la prudence, le courage et la justice qui sont les fondements du leadership.

Il pratique la prudence (la sagesse pratique). Ses principes de leadership sont en effet remplis de sagesse. Il affirme : « Les employés d'abord, les clients ensuite, en troisième lieu les actionnaires. Les employés en premier, et si on les traite correctement ils traiteront à leur tour les clients correctement, et les clients reviendront et cela rendra heureux les actionnaires. C'est très simple, il n'y a pas de conflit, c'est une chaîne logique et naturelle... Les écoles de business pensent qu'il y a ici un énigme : qui vient en premier ? Les employés ? Les clients ? Les actionnaires ? Pour moi la réponse est claire comme la lune. »

Kelleher crée une culture de service dans laquelle l'indice de satisfaction client est au sommet de toutes les compagnies aérienne des Etats-Unis.

Kelleher pratique aussi le courage. En 1971, au Texas tout le monde était persuadé que la création de Southwest Airlines était une folie. Kelleher eut l'audace de mépriser l'opinion de la foule.

Si l'audace est une manifestation de *courage actif*, Kelleher pratique aussi l'endurance qui est une manifestation de *courage passif*. Il est patient et persévérant. Pour le bien du public il brise les monopoles des compagnies aériennes. Les monopolistes enragent, ils engagent 31 procédures judiciaires contre lui sur une période de 4 ans, afin d'empêcher la libre concurrence.

Après les attentats terroristes du 11 septembre 2001, Kelleher maintient la ligne qu'il s'est fixé. Il ne fait aucun compromis, malgré les énormes difficultés.

Kelleher pratique la justice, qui est une vertu du caractère. Il donne à ses employés ce qui leur est dû, en créant une culture qui met à la première place les employés. Il donne aux clients leur dû en diminuant les prix des billets et en améliorant la qualité du service. « Le client, dit-il, a parfois tort. Nous ne transportons pas ce genre de clients. On leur dit : "Vole avec une autre compagnie, ne maltraite pas nos employés" ».

Après les attaques terroristes du 11 septembre 2001 Southwest se refuse à licencier et à réduire les salaires. Au cours de son histoire Southwest n'a jamais pratiqué de licenciements involontaires. La compagnie préfère limiter les profits que de faire fléchir la sécurité des emplois. « Nous avons préféré vendre un avion plutôt que de licencier du personnel, » affirme Kelleher. Nous avons réussi à réduire à 10 minutes la période qui va du débarquement à l'embarquement alors que la moyenne dans ce domaine est de 50 minutes environ. »

Herb Kelleher est un homme d'affaires qui connaît la réussite. Southwest Airlines est le plus important transporteur de passagers voyageant à l'intérieur des USA. Southwest est aussi la seule compagnie aérienne qui n'a cessé de faire des profits après le 11 septembre 2001. La culture de

magnanimité et d'humilité, de grandeur et de service, lui a donné un avantage commercial évident. Cette culture est le résultat du leadership vertueux de son fondateur, Herb Kelleher.

FOUAD ABDULLAH CHEHAB (1902-1973)

« Protéger l'indépendance et la souveraineté du Liban en préservant l'unité nationale, en maintenant une politique étrangère équilibrée, en instaurant la justice sociale, la libération économique et une planification du développement. »



Fouad Abdullah Chehab était un général et homme d'État libanais qui a servi comme président du Liban de 1958 à 1964. Il est considéré comme le fondateur de l'Armée libanaise après l'indépendance du Liban vis-à-vis de la France, et en devint le premier commandant en 1946.

Chehab était enclin à l'introversité et préférait la nature et le calme à l'agitation et au bruit. L'intégrité et le désintéressement pour les richesses étaient sans doute ses traits les plus distinctifs. C'était un exceptionnel bon auditeur, doté de manières courtoises et raffinées. Il parlait avec calme et clarté, ses paroles et ses pensées étaient équilibrées, jamais imposantes ou agressives, mais toujours destinées à convaincre. Sa sincérité et son honnêteté transparentes inspiraient confiance et respect à ceux qui le rencontraient. C'était un leader magnanime qui rêvait grand et

transformait sa grande vision pour son pays en réalité : *« il voyait dans son esprit une image claire de l'armée comme une forteresse invincible pour le pays, et une image tout aussi claire d'un Liban à la hauteur des ambitions de son peuple. »* Rivalisant avec le temps, il accomplit durant sa présidence ce qu'aucun autre président n'avait réussi : il initia des projets de développement social à grande échelle et des réformes qui apportèrent stabilité et prospérité au pays.

Fouad Chehab naquit dans une famille pauvre mais de noble ascendance, ce qui le contraignit à quitter l'école pour travailler et subvenir aux besoins des siens. Au début du mandat français sur le Liban, il partit à Damas pour intégrer l'École militaire française, dont il sortit deux ans plus tard avec le grade de lieutenant. Défiant le statu quo, il visait toujours haut et était avide d'apprendre et de progresser. Promu capitaine, il poursuivit ses études militaires en France, sortant diplômé de l'École Supérieure de Guerre à Paris avec le titre de lieutenant-colonel. Il servit sous l'Armée française jusqu'en 1945, puis, après la fin du mandat, devint commandant des Forces armées libanaises.

Chehab était un serviteur humble. Jusqu'en 1958, il se consacra à doter le Liban d'une armée forte, fondée sur les valeurs élevées d'appartenance nationale, d'éthique, de discipline et d'organisation efficace. Tous les départements, de l'état-major à l'administration, en passant par le génie, les communications et le renseignement, furent restructurés et modernisés.

Il croyait au pouvoir de l'éducation pour révéler la grandeur en chacun. Il éleva le niveau de l'École militaire en envoyant de jeunes officiers parfaire leurs connaissances dans des académies militaires françaises et anglaises.

Lorsqu'il fut élu président en 1958, sa mission était claire : stopper la violence, apaiser les tensions et rétablir l'harmonie entre chrétiens et musulmans. Il tint fermement les rênes du pays,

transformant le Liban en un État moderne, « *l'État de l'Indépendance* », comme il l'appelait avec affection. Témoin d'un essor économique fulgurant, le Liban affichait alors le taux d'alphabétisation le plus élevé du monde arabe. Les affaires prospéraient, et le peuple libanais était uni, fier et heureux. Chehab forma l'âge d'or du Liban.

Chehab pratiquait la vertu de prudence dans la délibération comme dans la décision. Il savait que toute démarche aventureuse dans un contexte confessionnel aussi délicat que celui du Liban aurait des contre-effets à long terme. Il fondait ses actions sur une planification minutieuse, jamais sur des décisions impulsives. De plus, avant d'agir dans ses responsabilités publiques, il prenait le temps d'étudier en détail les sujets en question et sollicitait l'avis d'experts, surtout sur des questions qui lui étaient peu familières. Ses évaluations et choix d'actions étaient réalistes, souvent guidés par un bon sens sain.

La maîtrise de soi du président Chehab était remarquable, enveloppée de magnanimité et de pures intentions. Entièrement dévoué à son travail, il passait son temps libre à étudier des dossiers et à tenir des réunions pour s'assurer que tout était accompli à temps (il perdit 17 kg durant ses six ans de mandat en raison de son emploi du temps chargé et des pressions de sa fonction). Il ne s'intéressait pas aux privilèges extravagants liés au pouvoir. Il ne voyagea jamais à l'étranger pendant son mandat. Il considérait sa présidence comme une mission au service de son peuple. En cela, il était l'opposé des politiciens généralement mus par des ambitions de pouvoir et des gloires personnelles. Ses apparitions publiques se limitaient aux occasions officielles annuelles, comme la Fête de l'Indépendance. Son mode d'action était silencieux mais efficace. Les jeux politiques, la quête de pouvoir et les rivalités fondées sur des intérêts sectaires ne correspondaient en rien à la dynamique que Chehab recherchait ou entretenait. Pour lui, ces pratiques étaient des distractions éloignant du but principal et supérieur.

Pour Chehab, la véritable justice sociale signifiait que le développement devait atteindre toutes les régions du pays, surtout les plus défavorisées, ainsi que toutes les couches de la société.

Afin de mieux protéger l'unité nationale, Chehab suivit une politique étrangère équilibrée. Il maintint des relations amicales avec l'Occident sans être hostile à l'Union soviétique. Sous sa présidence, le Liban assumait pleinement son identité arabe et adopta une position neutre dans tout conflit interarabe, encourageant la solidarité et la « *fraternité* » envers tous les pays arabes.

Respecter et protéger la légitimité constitutionnelle, la démocratie et les libertés publiques étaient des principes sacrés pour Chehab. Il était inflexiblement fidèle à « *la Constitution* » et à l'esprit démocratique auquel il croyait profondément. Durant son mandat, il rejeta deux projets de loi visant à restreindre la liberté de la presse.

En tant qu'officier formé par la tradition militaire française, il appartenait à une école de discipline, de noblesse, d'éthique et de professionnalisme. Commandant et bâtisseur de l'Armée libanaise, il est respecté et reconnu non seulement pour sa rigueur dans l'application de la discipline et des règles, mais aussi pour sa compréhension humaine et son attention sincère envers ses subordonnés, pour lesquels il était une figure paternelle et un mentor. Il souhaitait que la mentalité des gens évolue avec conviction, parallèlement aux changements institutionnels.

En tant que chrétien, il était un croyant fidèle et une personne compatissante. Il appliquait ses principes religieux et ses valeurs morales à sa vie personnelle comme à toutes ses actions. Il accomplissait ses devoirs sans intérêt personnel, détaché des biens matériels, et vivait une vie de

contentement, consacrant régulièrement une partie de son modeste salaire (30 %) à soutenir discrètement les nécessiteux. Sa foi chrétienne mature lui faisait respecter toutes les autres religions et entretenir un dialogue interreligieux positif.

Chehab était empli de bonté et d'empathie. Sa meilleure amie et confidente était son épouse, avec qui il partageait les mêmes croyances et valeurs philosophiques. Ils aimaient tous deux lire des livres sur la politique, l'histoire et la spiritualité, qu'ils discutaient ensuite. Ils appréciaient une vie sociale sobre et n'aimaient pas les mondanités.

Bien qu'ayant occupé la plus haute fonction de l'État, Chehab mourut pauvre, comme il était né, sans richesses ni biens immobiliers, mais avec un héritage immortel. Il demeure la flamme éternelle éclairant le chemin de l'Armée libanaise et un modèle de leadership à suivre.

Le Premier ministre libanais Salim Hoss déclara : *« Le président Chehab a initié une école de pensée politique exempte de sectarisme, qui s'appuyait sur le passé pour bâtir un avenir meilleur. Il voyait sa fonction comme une mission et ne l'a jamais utilisée à des fins personnelles. C'était un militaire sage, réputé pour sa loyauté envers son pays. Il a instauré la justice et l'égalité au Liban et a coopéré avec les pays arabes voisins. Honnête et noble, son souvenir ne s'éteindra jamais. »*

DARWIN SMITH (1926-1995)

« Le business n'est pas fondamentalement une question d'argent. C'est une question de grandeur personnelle et organisationnelle. »



Darwin Smith est un exemple probant de magnanimité dans la vie de l'entreprise. Darwin Smith fut le cerveau du remarquable redressement de Kimberly-clark, un important producteur de papier aux États Unis. Quand il en prit les commandes, l'entreprise était au bord de la faillite. La valeur de ses actions avait chuté de 40% par rapport aux vingt années précédentes. Son métier de base, la production de papier couché, était devenu une affaire à faible marge.

Si Kimberly-clark était en mauvaise santé financière, la santé de Smith était pire encore. Deux mois après avoir été nommé directeur général, on lui diagnostiqua un cancer de la gorge et du nez. Smith s'attela néanmoins à une charge de travail éreintante, comprenant des déplacements hebdomadaires entre le quartier général de l'entreprise, dans le Wisconsin, et les séances de chimiothérapie à Houston. Quoique les médecins ne lui aient donné que quelques années à vivre, Smith maintint ce rythme de travail pendant vingt ans, essentiellement comme directeur général.

« C'est avec la même énergie », écrit Jim Collins, « que Smith s'acharna à reconstruire Kimberly-Clark. Il prit la décision la plus dramatique dans toute l'histoire de la société : vendre les usines, même celle de Kimberly dans le Wisconsin. Peu de temps après avoir été nommé directeur général, Smith et son équipe conclurent que le cœur traditionnel de ce marché, le papier glacé, était condamné à la médiocrité : sa rentabilité était mauvaise et la concurrence faible. Mais pensaient-ils, si Kimberly-Clark devait se lancer dans la compétition de l'industrie du papier grand public, une concurrence de niveau mondial comme celle de Procter & Gamble la forcerait à réussir en grand, ou à périr. Ainsi, comme le général qui brûla ses bateaux après avoir accosté sur une terre inconnue (réussir ou mourir), Smith annonça sa décision de vendre les usines et de lancer toutes les ressources sur le marché grand public, en investissant dans des marques comme Huggies et Kleenex.

Wall Street manifesta sans tarder sa méfiance. Les actions Kimberly-Clark poursuivirent leur chute. Les journalistes prédisaient la faillite imminente de l'entreprise. Mais Darwin Smith resta inébranlable. Sans aucune hésitation, il procéda sereinement à la mise en œuvre de sa nouvelle stratégie, transformant un géant industriel en voie de disparition en leader mondial du papier grand public. La société généra un retour sur investissement quatre fois supérieur à la moyenne du marché, dépassant de loin ses rivaux tels que Scott Paper et Procter & Gamble.

Réfléchissant sur les résultats obtenus, Smith observa : « Je n'ai jamais cessé de faire les efforts nécessaires afin d'être à la hauteur de ma tâche. » Ces propos sont une preuve de son humilité. Ils témoignent aussi de ses extraordinaires qualités de leader qui lui permirent de formuler une vision stratégique audacieuse, et d'en assurer sa mise en œuvre. Pour tourner le dos au passé plus que centenaire d'une entreprise, et risquer son avenir sur la transformation majeure de son modèle économique, il fallait une vision et un leadership hors du commun.

Le leadership commence par une vision noble de soi-même. La vision de la tâche à accomplir est postérieure et secondaire. Lorsqu'en 1971 Darwin Smith devint Directeur Général de Kimberly-Clark, il se rendit bien compte que Kimberly-Clark, bien que « respectable », était une société de « fonctionnaires », une société indigne de lui. C'est cette vision élevée qu'il avait de lui-même qui lui dicta les objectifs : atteindre la grandeur ou disparaître à jamais. Smith décida de vendre toutes les usines de fabrication de papier glacé – la source principale de revenus pour la société – et d'investir dans le papier grand public, plaçant ainsi délibérément Kimberly-Clark en compétition directe avec les leaders du marché : Procter & Gamble et Scott Paper. Cette décision magnanime fut à l'origine du développement spectaculaire de la société : elle fit de Kimberly-Clark le numéro un mondial de la production de papier grand public.

C'est parce qu'il possédait un sens élevé de sa propre dignité et de sa grandeur que Smith éprouvait un dégoût profond pour l'opinion de la multitude. Les analystes de Wall Street et les médias commerciaux se rirent de lui, convaincus qu'il allait échouer. Mais Smith, comme Socrate, ne prit pas conseil de la foule.

Pour un leader, la réalisation d'objectifs organisationnels importants n'est pas une fin en soi ; c'est seulement un moyen qui permet le développement personnel de ceux qui y contribuent. Si Darwin Smith prit de grands risques, c'est parce qu'il était convaincu que la croissance personnelle engendrée par l'action dépasse tous les résultats matériels et économiques potentiels, même les plus brillants.

Le management consiste à faire avancer les choses ; le leadership consiste à faire avancer les hommes. Smith était un excellent manager, mais avant tout il était un excellent leader : les hommes l'intéressaient plus que les choses. Il avait pleinement conscience que l'excellence personnelle (la sienne et celle de ses employés) est un bien infiniment plus important que le succès matériel ou économique.

to sell the traditional core business of the company. This capacity to foresee the future is a part of the virtue of prudence, also known as practical wisdom.

Smith practiced courage in its two dimensions which are audacity and endurance. He practiced audacity when he turned his back on 100 years of corporate history and risked all on the thorough transformation of the business. He practiced endurance when Wall Street and the media derided him, and he stayed the course, and did not waver.

Smith was a virtuous leader. CEO's who want to be leaders, have a lot to learn from him.

YUAN LONGPING (1929-2021)

« J'ai un jour rêvé que le riz hybride superproductif de nos champs expérimentaux poussait plus haut que le sorgho, avec des épis plus longs que des balais et des grains gros comme des cacahuètes... Tout cela pour que davantage de gens aient assez à manger. »



Yuan Longping était un agronome chinois, célèbre pour avoir développé les premières variétés de riz hybride en 1973. Grâce à leur effet d'hétérosis, ces variétés permettaient d'augmenter les rendements de 20 à 50 % par rapport aux souches classiques. Pour cette contribution, Yuan a été surnommé le « Père du riz hybride ».

La magnanimité est l'une des vertus fondamentales des leaders vertueux : elle consiste à se dévouer à une grande mission. Yuan Longping avait un profond sens du devoir. Dans sa jeunesse, en 1960, la Chine traversait une famine. Il avait vu cinq personnes mourir de faim au bord de la route. « Cette scène était atroce. C'étaient mes compatriotes, ils n'avaient rien à manger et ont succombé. Cela m'a profondément marqué », confiait-il. « J'ai alors décidé d'étudier le riz, le riz hybride et le super riz hybride. Ma motivation était simple : permettre à plus de gens d'avoir assez à manger. »

Une autre vertu essentielle d'un leader vertueux est l'humilité, qui implique de surmonter l'égoïsme pour se mettre au service des autres. Yuan Longping s'est consacré à cette vocation. Il disait souvent : « Peu importe le talent d'une personne, elle échouera si elle est trop égoïste et indifférente à la société et à son prochain. » Tout en poursuivant ses grands objectifs, il encourageait ses étudiants à « se dévouer entièrement aux autres ».

Bien que couvert de récompenses et d'honneurs, il menait une vie simple, se qualifiant d'« homme ordinaire » et continuant ses recherches sur le terrain même à 80 ans.

Il incarnait aussi les vertus de prudence et de force morale propres aux grands leaders.

Il prenait des décisions avisées fondées sur ses observations, sans suivre les courants dominants. Dans les années 1950, certains scientifiques soviétiques et chinois avaient érigé, par des moyens politiques, les théories de Mitchourine et Lyssenko en vérités absolues, tandis que les lois génétiques de Mendel et Morgan étaient rejetées comme hérésie. Bien que la théorie de « l'hybridation asexuée » (selon laquelle elle permettrait d'améliorer et créer des variétés) dominait alors la pensée scientifique, Yuan Longping, après de vaines expériences, en douta. Il se tourna vers la génétique mendélienne et l'étude des chromosomes, ce qui mena à la réussite du riz hybride.

Il fit aussi preuve de courage en persévérant dans sa recherche, malgré l'opposition et les moqueries. Son approche contredisait les dogmes génétiques de l'époque. Le manuel Principles of Genetics des experts américains Sinnot et Dunn affirmait même que « le riz ne présente aucun avantage à l'hybridation ». Quand Yuan lança ses travaux, beaucoup le jugèrent présomptueux. « On disait que je perdais mon temps, mais je n'y ai pas prêté attention », racontait-il. Il tint bon et choisit résolument cette voie.

Malgré les obstacles, Yuan Longping mit au point dans les années 1970 un riz hybride à haut rendement, surpassant toutes les recherches antérieures. Aujourd'hui cultivé sur plusieurs continents, ce riz sauve des populations menacées par la famine. Par son leadership vertueux, Yuan Longping continue d'inspirer des générations.

CHARLES MALIK (1906-1987)

« La dignité de la personne humaine, voilà la grande vérité que nous ne pouvons évincer. »



Par Adeline Georges-Khoury

Le Dr. Charles Malik était un diplomate, intellectuel, philosophe et théologien Libanais. Homme d'état international, il a été le premier représentant Libanais aux Nations Unies. Il fut le rédacteur de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Pour pouvoir définir les droits humains et les libertés fondamentales de l'homme, il fallait avant tout se mettre d'accord sur le concept de «dignité de l'homme». Malik a insisté sur l'idée que les êtres humains sont créés par Dieu et possèdent donc dignité naturelle et immuable.

Malik fut persévérant. Il fit preuve d'empathie pour comprendre et inclure l'opinion des 58 différents membres dans le processus de création de la Charte des Nations Unies. Malik voulait rétablir «le sens d'une dignité responsable, authentique et personnelle à chaque individu» dans le monde entier contre la tyrannie des systèmes idéologiques. Il combattit à la fois le communisme et le capitalisme. Il possédait une vision élevée de la personne humaine. L'Ambassadrice Mary Ann Glandon explique: «Malik considérait l'homme comme ayant une valeur unique en lui-même, mais comme constitué en partie par et à travers sa relation avec les autres – sa famille, sa communauté, sa nation et son Dieu». Comme on peut le voir, Malik a pratiqué la magnanimité, l'humilité, la justice, le courage et la maîtrise de soi au plus haut niveau. Malik était convaincu que seuls ceux qui reconnaissent le visage de Dieu en chaque personne et qui possèdent un leadership moral peuvent se dédier à la science des droits de l'homme.

Malik souhaitait «un respect absolu des différences d'opinions et de croyances». Il voulait que chaque homme soit «libre de devenir ce que sa conscience bien formée exige de lui».

Après son retour dans son pays, Malik a occupé de nombreux rôles politiques au Liban, notamment celui de ministre de l'Education nationale et des Beaux-Arts et de ministre des Affaires étrangères. Son rôle le plus influent a été pendant la guerre civile Libanaise de 1975, au cours de laquelle Malik est apparu comme un défenseur de la cause chrétienne libre. Il contribua activement à la fondation du Front libanais.

Malik obtint un doctorat en philosophie à l'Université de Harvard (1937) et présida le Conseil Mondial sur l'Education Chrétienne (1967-1971). Il lutta à ce titre pour l'unité chrétienne sur la scène mondiale.

Malik était convaincu que «le principal obstacle à la religion chrétienne réside aujourd'hui dans la sphère de l'intellect». L'un de ses nombreux livres sur ce sujet résume clairement son objectif: *The Two Tasks of the Christian Scholar: Redeeming the Soul and Redeeming the Mind*. Un autre est son livre *A Christian Critique of the University*. Il voulait que les élèves mettent de l'ordre dans leurs esprits. Telle fut sa réponse à l'anti-intellectualisme qui menaçait les cercles chrétiens, aux côtés de toutes les discordances résultant d'idéologies telles que le matérialisme, l'hédonisme, le cynisme, l'indifférentisme et l'athéisme.

Malik a souligné le rôle stratégique de l'université où la société occidentale et la culture se forment par le biais de l'enseignement et de la préparation des futurs leaders politiques. Il a montré que le danger auquel sont confrontés les jeunes, est une foi chrétienne tiède ou inculte qui ne peut faire face aux modes de penser non-chrétiens. Pour Malik la philosophie est un domaine clé, car elle constitue le fondement de tous les autres domaines d'études dans la mesure où elle traite les premiers principes.

Le professeur Charles Malik fut un leader vertueux. Il pratiqua l'humilité et la magnanimité comme idéaux de vie. Il contribua de manière effective au bien commun de l'humanité.

JOSÉMARIA ESCRIVA (1902-1975)

“La sainteté pour tous!”



La religion comme la politique et le business en appelle aux leaders empreints d'une vision magnanime. L'un des plus grands visionnaires religieux des temps modernes fut Josémaria Escrivá, fondateur de l'institution catholique Opus Dei.

Josémaria Escrivá fonda l'Opus Dei en 1928, à une époque où la sainteté était considérée comme le privilège de quelques-uns – prêtres, moines et religieux. Escrivá réaffirma ainsi que tous les chrétiens sans exception sont appelés à la perfection de la vie chrétienne et que, pour la plupart d'entre eux, la sainteté consiste dans l'accomplissement fidèle de leurs obligations

professionnelles, familiales, religieuses et sociales.

Le pape Jean-Paul II n'hésita pas à donner à ce prêtre espagnol le nom d'« apôtre des laïcs pour les temps modernes ».

Escrivá concevait le travail comme un don de Dieu qui permet aux simples mortels d'être co-créateurs du monde avec Dieu. Le travail bien fait est un moyen de sanctification pour le travailleur, et un sacrifice offert à Dieu pour le salut des âmes.

Bien qu'Escrivá ait été considéré au cours de sa vie comme un hérétique et un fou par des personnages d'église « tout à fait respectables », son enseignement fut entériné par le Concile Vatican II (1963-1965), et dans le monde entier la multitude entendit son appel : plus de 400 000 personnes venues du monde entier assistèrent à sa canonisation le 6 octobre 2002 sur la place Saint-Pierre à Rome.

Le 8 octobre 1967 sur le campus de l'Université de Navarre à Pampelune, Escrivá prononça une des plus belles homélies que le christianisme ait produit, et qui illustre, avec la richesse des mots et des images, le contenu de son message :

« Mes enfants, là où sont vos aspirations, votre travail, vos amours, là se trouve le lieu de votre rencontre quotidienne avec le Christ. C'est au milieu des choses les plus matérielles de la terre que nous devons nous sanctifier, en servant Dieu et tous les hommes... Le monde n'est pas mauvais, puisqu'il est sorti des mains de Dieu, puisqu'il est sa création, puisque Yahvé l'a contemplé et a vu qu'il était bon. C'est nous, les hommes, qui le rendons laid et mauvais, par nos péchés et nos infidélités. N'en doutez pas, mes enfants : toute forme d'évasion hors des honnêtes réalités quotidiennes est pour vous, hommes et femmes de ce monde, à l'opposé de la volonté de Dieu... Dieu vous appelle à le servir *dans et à partir* des tâches civiles, matérielles, séculières de la vie humaine : c'est dans un laboratoire, dans la salle d'opération d'un hôpital, à la caserne, dans une chaire d'université, à l'usine, à l'atelier, aux champs, dans le foyer familial et au sein de l'immense panorama du travail, c'est là que Dieu nous attend chaque jour. Sachez-le bien : il y a quelque *chose* de saint, de divin, qui se cache dans les situations les plus ordinaires et c'est à chacun d'entre vous qu'il appartient de le découvrir.

J'avais l'habitude de dire à ces étudiants et à ces ouvriers, qui se joignaient à moi vers les années trente, qu'ils devaient savoir *matérialiser* la vie spirituelle. Je voulais de la sorte éloigner d'eux la tentation, si fréquente alors comme aujourd'hui, de mener une espèce de double vie : d'un côté la vie intérieure, la vie de relation avec Dieu ; de l'autre, une vie distincte et à part, la vie familiale, professionnelle, sociale, pleine de petites réalités terrestres.

Non, mes enfants ! Non, il ne peut y avoir de double vie, nous ne pouvons être pareils aux schizophrènes si nous voulons être chrétiens ; il n'y a qu'une seule vie, faite de chair et d'esprit et c'est cette vie-là qui doit être — corps et âme — sainte et pleine de Dieu : ce Dieu invisible, nous le découvrons dans les choses les plus visibles et les plus matérielles.

Il n'y a pas d'autre chemin, mes enfants : ou nous savons trouver le Seigneur dans notre vie ordinaire, ou nous ne le trouverons jamais. Voilà pourquoi je puis vous dire que notre époque a besoin qu'on restitue, à la matière et aux situations qui semblent les plus banales, leur sens noble et originel, qu'on les mette au service du Royaume de Dieu, qu'on les spiritualise, en en faisant le moyen et l'occasion de notre rencontre continuelle avec Jésus-Christ... Le sens authentique du christianisme — qui professe la résurrection de toute chair — s'affronte toujours, comme il est logique, avec la *désincarnation*, sans crainte d'être taxé de matérialisme. Il est donc permis de parler d'un *matérialisme chrétien* qui s'oppose audacieusement aux matérialismes fermés à l'esprit... Cette doctrine de la Sainte Écriture qui est, comme vous le savez, au centre même de l'esprit de l'Opus Dei, doit vous mener à réaliser votre travail avec perfection, à aimer Dieu et les hommes en faisant avec amour les petites choses habituelles de la journée, découvrant ainsi *ce quelque chose de divin* qui se trouve enfermé dans les détails. Comme ils viennent à propos ces vers du poète castillan : *Tout doucement, tournez bien les lettres : Bien faire les choses est plus important que de les faire...*

Je vous assure, mes enfants, que lorsqu'un chrétien accomplit avec amour les actions quotidiennes les moins transcendantes, ce qu'il fait déborde de transcendance divine. Voilà pourquoi je vous ai dit, répété et ressassé inlassablement, que la vocation chrétienne consiste à convertir en alexandrins la prose de chaque jour. Sur la ligne de l'horizon, mes enfants, le ciel et la terre semblent se rejoindre. Mais non, là où ils s'unissent, en réalité, c'est dans vos cœurs, lorsque vous vivez saintement la vie ordinaire...

Laissez donc les rêves, les faux idéalismes, les fantaisies, en un mot, ce que j'ai coutume d'appeler la *mystique du si* — ah ! si je ne m'étais pas marié, ah ! si je n'avais pas cette profession, ah ! si j'avais une meilleure santé, ah ! si j'étais jeune, ah ! si j'étais vieux ! — et, en revanche, tenez-vous-en à la réalité la plus matérielle et la plus immédiate, car c'est là que se trouve le Seigneur...

»

ALEKSANDR SUVOROV (1730-1800)

« *Mes soldats me sont plus chers que moi-même .* »



Personnalité exceptionnelle, adulé par ses soldats, admiré par les grands capitaines de son temps, ce petit homme (il mesure à peine 1,60 m) n'a jamais subi de défaite de toute sa carrière. Tacticien hors pair, il remporta la plupart de ses batailles avec souvent des effectifs inférieurs en nombre à ceux de ses adversaires, jouant sur l'audace, la rapidité, la mobilité, et surtout cherchant à *inculquer à ses hommes une éducation militaire faite d'esprit d'initiative et de responsabilisation, au rebours de l'éducation militaire prussienne, brutale, rigide et lourde de l'armée de Frédéric II (toujours battue par Suvorov), considérée pourtant à l'époque comme un modèle d'efficacité*. Son génie militaire, étayé par un palmarès de victoires sans précédent dans l'histoire militaire, en fait un égal d'Alexandre le Grand ou de Jules César.

Les soldats adoraient un chef qui partageait toutes leurs fatigues, qui vivait au milieu d'eux sans faste, sans recherche et aussi simplement qu'eux-mêmes. Aussi actif qu'audacieux, il possédait au suprême degré l'art d'exalter l'enthousiasme du soldat et de l'attacher à sa destinée.

À Vérone, il refusa l'appartement qu'on lui avait préparé et en choisit un autre beaucoup plus simple, dont il fit enlever les glaces comme un objet de luxe qui blessait ses yeux. Il ne portait son uniforme que dans les occasions où il s'agissait de faire respecter en lui le général des armées de son souverain ; dans toutes les autres, on le trouvait vêtu de toile, ou dans les plus grands froids, d'une touloupe (pelisse commune) en peau de mouton.

En 1798, la Russie, alliée à la Grande-Bretagne et à l'Autriche, soutenus par la Turquie, déclare la guerre à la France. Paul Ier rappelle Suvorov (tombé en semi-disgrâce après la mort de Catherine II), à la demande expresse de François Ier d'Autriche. Celui-ci voudrait le voir commander les troupes qui assureront la reconquête de l'Italie, dont Napoléon Bonaparte vient de s'emparer (puis qu'il a quittée pour se rendre en Egypte en 1798, avant d'y revenir en 1800).

Le 18 avril 1799, Suvorov prit le commandement en chef des armées combinées austro-russes. À la tête d'une armée russo-autrichienne, Suvorov entre donc en Italie au printemps 1799. Le 27 avril il remporte une victoire dans la bataille de Cassano ; le 29 avril, il entre à Milan et deux semaines après, il occupe Turin et proclame la restitution du Piémont à son roi, Charles Emmanuel IV.

À l'automne, Suvorov passe le col du Saint-Gothard afin de soutenir le général Korsakov qui s'apprête à envahir la France. Mais Korsakov, mal soutenu par les Autrichiens jaloux des succès de Suvorov, s'est fait battre le 25 septembre par les troupes du général André Masséna à la bataille de Zurich. Les Russes sont alors obligés de se replier vers le Vorarlberg. Choqué, Paul Ier dissout l'alliance et rappelle Suvorov. C'est alors que le feld-maréchal se décida à abandonner les Autrichiens à eux-mêmes et à ramener à son souverain les faibles restes de l'armée confiée à son commandement. Après des peines et des fatigues inouïes, Suvorov parvint en Allemagne avec les restes de son armée. Masséna dira plus tard qu'il donnerait toutes ses campagnes et toutes ses victoires pour la seule expédition de Suvorov en Italie. En apprenant la retraite du feld-maréchal,

Paul Ier approuva sa conduite, il annonça hautement l'intention de célébrer ses victoires en Italie en faisant entrer Souvorov à Saint-Petersbourg sous un arc de triomphe ; mais tout à coup les dispositions de l'Empereur changèrent, et au lieu d'une entrée triomphale, le tsar, jaloux de sa popularité, a annulé la cérémonie. Il lui fait même l'injure de le dégrader.

Souvorov, après avoir séjourné, pendant le mois de janvier de l'année 1800, à Prague où il eut plusieurs conférences avec le général autrichien Bellegarde et l'ambassadeur britannique Spencer Smith, et où il célébra le mariage de son fils avec une princesse de Courlande, continua de rouler vers Saint-Petersbourg, d'après les ordres précis de Paul Ier, déterminé à rompre avec la coalition qu'il accusait de l'avoir trahi et qui s'indignait de voir un feld-maréchal russe en rapport avec un diplomate anglais, quand lui, empereur, renvoyait au cabinet britannique, percée de son épée, la dépêche par laquelle on lui refusait la souveraineté promise de Malte.

Au lieu des honneurs qu'il attendait et qui lui étaient dus, Souvorov trouva un ordre d'exil ; ce fut secrètement et de nuit qu'il entra dans la capitale de l'Empereur, et il ne fit que traverser Saint-Petersbourg pour aller chercher un asile auprès d'une de ses nièces. Forcé de s'éloigner, le vieux guerrier, accablé de chagrin, se retira dans sa terre de Pollendorff dans le gouvernement d'Estland, où il ne languit que peu de temps ; tombé dangereusement malade, il fut bientôt aux portes du tombeau.

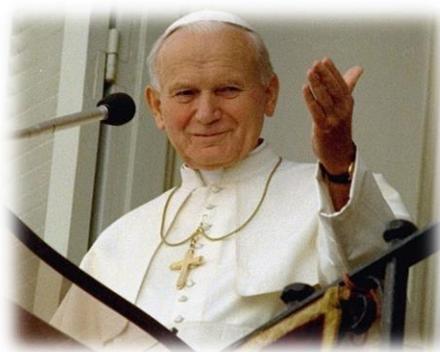
L'Empereur, se repentant alors de sa conduite injuste et cruelle envers un homme qui avait couvert de gloire les armées russes, l'envoya visiter par ses deux fils, Alexandre, depuis empereur, et Constantin, qui avait partagé avec le feld-maréchal une partie des dangers de la dernière campagne.

C'est dans la quasi-pauvreté que l'un des plus grands généraux de son temps décède le 18 mai 1800.

Après la mort de Paul Ier, Alexandre Souvorov est vite reconnu par la Russie entière comme un grand héros et le plus grand génie militaire de l'histoire du pays. Au XIXe siècle comme au XXe, il sera une source d'inspiration pour tous les généraux.

JOHN PAUL II (1920-2005)

« *N'ayez pas peur* »



Jean-Paul II, fut un géant spirituel du XX^e siècle et un modèle de magnanimité. On pourrait résumer sa vision par cette phrase de la Sainte Écriture avec laquelle il inaugura son pontificat, « N'ayez pas peur », et avec les paroles de son testament personnel : « À l'humanité qui parfois semble perdue et dominée par le pouvoir du mal, de l'égoïsme et de la peur, le Seigneur ressuscité offre comme cadeau son amour qui pardonne, réconcilie, et ouvre à nouveau l'esprit d'espérance. »

Le pape polonais inaugura son pontificat à une époque où l'Église catholique avait plus l'apparence d'un cadavre que d'un organisme vivant. Sur une période de vingt-cinq ans, il renouvela chez des millions de catholiques, surtout parmi les jeunes, la fierté et la loyauté envers leur Église. L'espérance dont parle Jean-Paul II n'est pas une espérance sentimentale, c'est une espérance authentique et théologique, une espérance ancrée dans la foi, une espérance qui exige un témoignage et des actions héroïques.

Les immenses foules de jeunes qui accueillirent le pape dans ses nombreux voyages à l'étranger, et qui se rassemblèrent spontanément pour le soutenir pendant son agonie, témoignent de l'impact puissant de sa personnalité et de son message. Au moment de sa mort, le 2 avril 2005, personne ne douta un seul instant que l'Église catholique, quels que soient ses problèmes, était vivante et dynamique.

Jean-Paul II était un pape slave dont la philosophie de l'histoire trouvait son inspiration, non pas chez Hegel et les philosophes rationalistes, mais plutôt chez les grands penseurs polonais et russes comme Adam Mickiewicz et Vladimir Soloviev. Loin d'exclure Dieu de l'histoire humaine, Karol Wojtyła cherchait à identifier les signes des temps, ces signes qui demandent une réponse active de la part des chrétiens à chaque époque de l'histoire.

ENRIQUE SHAW (1921-1962)

« Plus que jamais en ces temps difficiles, il est du devoir des dirigeants d'entreprise, en tant qu'intellectuels leaders, d'apporter un message et la lumière de la foi au développement des esprits, de s'efforcer de soutenir - à la lumière des principes sociaux chrétiens - la recherche de solutions adaptées aux réalités en perpétuelle évolution. »



Quand Enrique Shaw (1921-1962), l'homme d'affaires argentin fondateur de l'Association chrétienne des dirigeants d'entreprise, agonisait d'un cancer, 260 ouvriers se présentèrent à l'hôpital pour lui donner leur sang lors d'une transfusion vitale...

Né à Paris le 26 février 1921, Enrique Ernesto Shaw fit ses études en Argentine à l'école La Salle. Le 2 janvier 1936, à quinze ans, il intégra la promotion n°66 de l'École navale militaire, où il mena une carrière brève mais brillante, marquée par son sens aigu du devoir et du service. Il en sortit comme le plus jeune officier de marine de l'histoire argentine.

Le 23 octobre 1943, il épousa Cecilia Bunge, avec qui il eut neuf enfants.

Dès sa jeunesse, Shaw chercha concrètement à améliorer la condition critique des travailleurs. Envoyé aux États-Unis en 1945 comme officier pour étudier la météorologie, il fut tenté par le travail ouvrier, mais comprit qu'il devait se consacrer à l'évangélisation du monde économique.

De retour en Argentine après cette préparation, il occupa divers postes à hautes responsabilités chez Rigolleau (filiale de Corning Glass, fabricant des Pyrex), où il œuvra jusqu'à sa mort.

À Buenos Aires, il dut affronter les restrictions aux libertés individuelles et à l'initiative privée imposées par le nouveau régime du président Perón, ainsi que les pressions du syndicalisme ouvrier qui en découlaient.

Le 3 décembre 1952 naquit l'ACDE (Association chrétienne des dirigeants d'entreprise), fondée et présidée par Shaw. L'ACDE s'affilia à l'UNIAPAC (Union internationale des associations patronales catholiques).

Parmi ses réalisations concrètes pour les travailleurs figure un projet de loi créant un Fonds de compensation familiale pour les employés et ouvriers, adopté en juillet 1957 sous le n°7.914.

Il participa aussi à la fondation de l'Université catholique argentine, siégeant au premier conseil d'administration comme trésorier.

FAKHREDDIN AL-MAANI II (1572 -1635)

« Je ne suis pas venu pour régner, mais pour protéger le Liban »



Fakhreddin II est sans conteste l'un des plus grands princes ayant gouverné le Liban sous l'occupation ottomane. Né en 1572 d'une mère au caractère exceptionnel et d'un père ayant hérité du pouvoir, il dut monter sur le trône dès son plus jeune âge.

À 12 ans, son père mourut et la coutume voulait qu'il hérite du Mont-Liban. Jugé trop jeune et menacé de mort, il fut caché avec son frère sous la protection de leur oncle jusqu'à sa majorité. Sa mère géra l'héritage avec l'aide du conseil familial durant cette période.

En 1590, à 18 ans, Fakhreddin II accéda au pouvoir et ouvrit un nouveau chapitre de l'histoire moderne libanaise. Politicien habile, stratège visionnaire et fin diplomate, ce prince druze cultiva des relations privilégiées avec les Maronites, se réconcilia avec les Chiites et soumit les Sunnites du pouvoir ottoman. Réputé pour sa justice envers les opprimés, il avait des informateurs à Constantinople et dans les palais des pachas. Il établit également des liens solides avec les souverains européens.

Sur le plan militaire, il renforça l'armée libanaise jusqu'à 100 000 soldats, avec laquelle il combattit la dictature ottomane. Il voyagea en Europe pour solliciter l'aide du Grand-Duc Cosme II de Médicis, du Pape et du roi d'Espagne, acheta des armes et fit venir des experts. Stratège prudent, il consultait toujours son conseil avant d'engager le combat, particulièrement son mentor d'enfance. Quand les espoirs d'alliance européenne s'évanouirent, il retourna au Liban pour résister à l'empereur ottoman. Après maintes batailles, trahi, il fut capturé dans une grotte par le cruel gouverneur d'Égypte Ibrahim Pacha, envoyé à Istanbul et décapité avec ses fils.

D'une grande intégrité, Fakhreddin allait modestie et charisme. Juste même dans sa colère, il rétablissait les droits des opprimés. On louait sa générosité, sa détermination et son excellente gestion.

Son projet était d'unifier les provinces libanaises pour créer un Grand Liban, s'étendant sur terre et mer. Il forgea une conscience nationale, signant toujours « Émir du Liban » contre le titre « Émir des Terres » que voulait lui imposer le sultan Mourad IV pour effacer l'identité libanaise. Considéré comme le père de l'identité nationale libanaise, cette identité reste aussi fragile et diverse aujourd'hui qu'à son époque.

Visionnaire, il instaura l'égalité entre les confessions, nommant des gouverneurs et conseillers de toutes religions. Son appartenance religieuse fit débat : pratiquant le pèlerinage musulman en 1590-91, certains rapportent sa conversion au christianisme en 1633.

Il dynamisa l'agriculture, l'industrie (textile, savon, vin) et le commerce avec l'Europe, octroyant des terres aux paysans chrétiens malgré l'interdit ottoman. Son humilité fraternelle permit à chacun de s'épanouir.

Ses voyages initièrent une renaissance culturelle : il ramena artistes et experts, envoya des étudiants maronites à Rome, créa écoles, une imprimerie à Qozhaya et développa l'édition. Il construisit ponts, routes, canaux d'irrigation, églises, mosquées et jardins, documentant tous ses projets pour ses successeurs.

Sa magnanimité se révélait dans ses rêves d'unité territoriale et de prospérité pour tous, sans distinction confessionnelle. Moins soucieux de pouvoir que du progrès de son peuple, il gagna leur loyauté et leur amour.

La bataille de Majdel Anjar (1er novembre 1623) illustre son courage : victorieux malgré une armée ottomane deux fois supérieure, il captura le pacha qu'il traita avec humanité, appliquant la leçon de sa mère : « Le plus fort est celui qui pardonne ». Ce pardon fit reconnaître son autorité. Même en situation d'infériorité numérique, il refusa jusqu'au bout d'abjurer sa foi pour sauver sa vie.

ERNEST SHACKLETON (1874-1922)

"Le navire et les provisions sont perdus. Maintenant, nous rentrons chez nous."



Le 5 décembre 1914, Ernest Shackleton embarqua avec son équipe pour une aventure maritime dont il ignorait qu'elle verrait son objectif initial - traverser l'Antarctique via le pôle Sud - se transformer en une lutte acharnée pour la survie. À bord de l'Endurance, Shackleton et ses 28 hommes ne foulèrent pas terre ferme pendant 497 jours extraordinaires, un périple qui mettrait à l'épreuve leur courage et leur volonté de vivre.

Né à Londres, Shackleton vouait une passion précoce à la mer. Bien que son père médecin l'ait encouragé à embrasser la médecine, le jeune Ernest s'engagea dans la marine marchande à 16 ans, devint premier lieutenant à 18 ans et intégra la Royal Navy à 24 ans. Après quatre années comme capitaine certifié, il accumula une précieuse expérience.

En 1901, il participa à une périlleuse expédition vers le pôle Sud avec Robert Falcon Scott. Bien qu'ils aient établi un nouveau record de proximité avec le pôle, Shackleton, terrassé par la maladie, dut rebrousser chemin. Cet échec nourrit en lui une obsession pour l'Antarctique. Mais en 1911, l'explorateur norvégien Roald Amundsen atteignit le pôle Sud le premier, brisant le rêve de Shackleton. Ce dernier reporta alors son ambition sur un objectif plus audacieux encore : traverser intégralement le continent blanc.

Le 1er août 1914, Shackleton et son équipage partirent avec l'ambition d'être les premiers à traverser l'Antarctique, depuis la mer de Weddell jusqu'à la mer de Ross. Après une escale en Géorgie du Sud - dernier avant-poste avant le cercle antarctique - on les avertit de glaces exceptionnellement épaisses. Malgré tout, Shackleton ordonna de poursuivre.

En janvier 1915, alors qu'ils approchaient du continent, des vents glacés et des températures polaires emprisonnèrent l'Endurance dans les glaces, comme prévu. Après un mois de vains efforts pour libérer le navire coincé dans 45 cm de glace, Shackleton comprit que son plan initial était caduc. Il transforma alors l'Endurance en quartiers d'hiver, transférant les chiens de traîneau dans des igloos sur la banquise.

Shackleton redoutait davantage la démoralisation de ses hommes que le froid mordant. Pour maintenir le moral, il instaura une discipline rigoureuse : exercices sur la glace, matches de football, soirées de poésie et célébrations d'anniversaires. Les chiens devinrent des compagnons affectueux. Scientifiques et marins partageaient les corvées, balayant le pont ou collectant des spécimens sur la banquise.

Mais en novembre 1915, l'Endurance, broyé par la pression des glaces, sombra irrémédiablement. Les hommes établirent le "Camp de la Patience" sur la banquise dérivante. Face à des conditions de plus en plus désespérées - pénurie de vivres, obscurité polaire - Shackleton annonça un nouvel objectif : *"Le navire et les provisions sont perdus. Maintenant, nous rentrons chez nous."*

En avril 1916, profitant de la débâcle, l'équipage gagna l'île de l'Éléphant à bord de trois frêles canots après une éprouvante traversée d'une semaine. "Une joie puérile", nota un scientifique, "à contempler ces roches noires après 497 jours sans terre."

Mais cette île inhospitalière était isolée des routes maritimes. Voyant ses hommes au bord du désespoir, Shackleton entreprit l'impensable : rejoindre la Géorgie du Sud avec cinq compagnons à bord d'un canot de 6 mètres. Après seize jours d'une navigation cauchemardesque, ils atteignirent l'île. Shackleton traversa alors à pied ses montagnes glacées pour atteindre une station baleinière.

Quatre mois et trois tentatives plus tard, il revint sauver ses hommes. Tous avaient survécu. "*Mission accomplie*", écrivit-il à sa femme Emily. "*Aucune perte humaine, après être passés par l'enfer.*"

Les leçons intemporelles d'un leadership exceptionnel

1. Adaptabilité : Shackleton renonça à son rêve initial pour se concentrer sur l'essentiel : sauver ses hommes
2. Gestion du moral : Il transforma l'épreuve en aventure collective par des rituels partagés
3. Abnégation : Il donna ses moufles à un compagnon et servit ses hommes avant lui-même
4. Courage tranquille : Il masqua ses doutes pour insuffler une confiance inébranlable
5. Vision systémique : Il prévint les clans en faisant tourner les groupes dans les tentes

Bien que n'ayant pas atteint son objectif géographique, Shackleton réalisa l'essentiel : ramener chacun vivant. Son expédition demeure l'une des plus extraordinaires leçons de leadership en situation extrême, où le succès se mesure non pas aux kilomètres parcourus, mais aux vies préservées.

SHEIKH ZAYED (1918-2004)

« La vraie richesse ne réside pas dans l'argent. La vraie richesse réside dans les hommes. »



Cheikh Zayed était un leader visionnaire, magnanime et humble qui transforma le désert en paradis verdoyant et unit son peuple sous une même nation. "Ma richesse, c'est le bonheur de mon peuple."

Cheikh Zayed bin Sultan Al Nahyan fut le premier président des Émirats arabes unis (EAU) dès la création de la fédération en décembre 1971, et dirigea l'émirat d'Abou Dhabi depuis 1966.

Né vers 1918 à Abou Dhabi, le plus jeune des quatre fils du souverain Cheikh Sultan bin Zayed Al Nahyan, il grandit dans un émirat pauvre où la survie dépendait de la pêche, de la plongée perlière et d'une agriculture oasisienne rudimentaire. L'éducation se limitait alors à l'apprentissage coranique.

En 1946, comme représentant du pouvoir dans la région d'A Ain, il entama sa transformation du désert. "Avec la volonté divine, nous continuerons à protéger notre environnement comme l'ont fait nos ancêtres."

Sa première réalisation fut la rénovation du système d'irrigation traditionnel (falaj), financée par des emprunts personnels. Il fit venir des experts internationaux pour moderniser les ressources en eau, permettant la plantation de milliers de palmiers dattiers.

Ses efforts de verdissement s'accompagnèrent d'une stricte politique de conservation : réserves naturelles, réintroduction d'espèces menacées (comme l'oryx arabe) et création du zoo d'Al Ain. "Ils disaient que l'agriculture n'avait pas d'avenir ici. Par la grâce de Dieu et notre détermination, nous avons fait fleurir le désert."

L'ère pétrolière (années 1950) changea tout. Devenu souverain en 1966, Zayed fit preuve de prudence en négociant avec les compagnies pétrolières et les tribus bédouines méfiantes. Patriote éclairé, il déclarait : "Celui qui ignore son passé ne peut bâtir son présent ni son avenir."

Il investit massivement dans l'éducation, finançant personnellement la première école moderne : "L'éducation est une lanterne qui éclaire les sentiers obscurs." Sous son règne, le taux d'alphabétisation passa de 30% à 90%.

Zayed croyait en l'égalité homme-femme : "La femme est la moitié de la société." Aujourd'hui, 56% des diplômés en STEM aux EAU sont des femmes.

Il ouvrit son pays aux expatriés (200 nationalités), déclarant : "La vraie puissance réside dans l'Homme. C'est pourquoi nous investissons dans notre peuple."

Son respect des libertés religieuses permit en 2019 la visite historique du pape François et la signature de la Déclaration sur la fraternité humaine avec l'imam d'Al-Azhar.

Avec Cheikh Rashid de Dubaï, il créa la fédération des EAU en 1971. Il diversifia l'économie : "Nous ne pouvons dépendre uniquement du pétrole."

Sur la scène internationale, il soutint la cause palestinienne durant la guerre de 1973 : "Le pétrole arabe n'est pas plus précieux que le sang arabe."

À sa mort en 2004, les EAU comptaient parmi les GDP les plus élevés du monde arabe. Son fils, Cheikh Mohammed bin Zayed, perpétue sa vision.

Citations mémorables :

- "Les projets matériels ne valent rien sans l'esprit humain qui les anime."
- "Le leader doit traiter son peuple avec compassion - c'est le commandement de Dieu."

Cheikh Zayed reste l'exemple du dirigeant qui conjugua tradition bédouine et modernité, transformant un désert en oasis de tolérance et de progrès.

CYRILLE ET MÉTHODE (827-869 – 815-885)

« L'unité, oui ! L'uniformité, non ! »



Cyrille et Méthode sont les pères du christianisme et de la culture slave orientale. Ils sont aussi « co-patrons de l'Europe ». Ce sont des géants non seulement de l'esprit, mais aussi de la culture et de l'inculturation : le souci de ces frères grecs de porter la vérité révélée à de nouveaux peuples, *en respectant leur originalité culturelle*, reste un modèle vivant pour les évangélistes de tous les temps.

Le Christianisme occidental, après les migrations des nouvelles populations, avait amalgamé les groupes ethniques qui s'étaient joints aux populations latines locales, donnant à tous, dans le but de les unir, la langue, la liturgie et la culture latines, transmises par l'Eglise de Rome. De l'uniformité ainsi réalisée, ces sociétés relativement jeunes

et en pleine expansion tiraient un sentiment de force et de cohérence qui contribuait à les unir plus étroitement et aussi à ce qu'elles s'affirment avec plus d'énergie en Europe. On peut comprendre que, dans une telle situation, *toute diversité risquait d'être reçue comme une menace à cette unité*, et que la tentation pouvait devenir forte de l'éliminer, même en recourant à diverses formes de coercition.

Les deux frères, œuvrant dans des situations complexes et précaires, n'essayèrent d'imposer aux peuples à qui ils devaient prêcher ni l'indiscutable supériorité de la langue grecque et de la culture byzantine, ni les usages et les comportements de la société plus avancée dans lesquels ils avaient été formés et auxquels ils restaient évidemment attachés et habitués.

Cyrille et Méthode se fixèrent comme objectif de *comprendre et de pénétrer la langue, les usages et les traditions propres des peuples slaves, en interprétant fidèlement leurs aspirations et les valeurs humaines qu'ils possédaient et qu'ils exprimaient*. Pour traduire les vérités évangéliques dans une langue nouvelle, ils durent faire en sorte de bien connaître le monde intérieur de ceux auxquels ils avaient l'intention d'annoncer la Parole de Dieu avec des images et des concepts qui leur fussent familiers. Introduire correctement les notions de la Bible et les concepts de la théologie grecque dans un contexte très différent d'expérience historique et de pensée.

Les deux frères étaient convaincus que toute Eglise locale est appelée à enrichir de ses propres dons le « plêrôme » catholique. Pour eux, toute nation, toute culture a un rôle propre à jouer dans le plan universel du salut.

Cyrille et Méthode nous proposent un message qui se révèle tout à fait actuel pour notre époque où, précisément en raison de problèmes nombreux et complexes d'ordre religieux et culturel, profane et international, on recherche l'unité vitale dans une communion réelle de diverses composantes. Des deux évangélistes, on peut dire qu'ils furent caractérisés par leur amour de la communion de l'Eglise universelle en Orient comme en Occident, et, dans l'Eglise universelle, par l'amour de l'Eglise particulière qui était en train de naître dans les nations slaves. C'est aussi

d'eux que vient l'appel à construire ensemble la communion, appel qui s'adresse aux chrétiens et aux hommes de notre temps.

Cyrille et Méthode apportèrent une contribution décisive à la construction de l'Europe, non seulement dans la communion religieuse chrétienne, mais aussi dans les domaines de son union politique et culturelle. Il n'y a pas non plus d'autre voie aujourd'hui pour surmonter les tensions et dépasser, en Europe ou dans le monde, les ruptures et les antagonismes qui menacent de provoquer une terrible destruction de la vie et des valeurs.

La ville qui vit naître les deux frères est l'actuelle Salonique ; elle constituait au IX^e siècle un centre important de vie commerciale et politique dans l'Empire byzantin et jouait un rôle remarquable dans la vie intellectuelle et sociale de cette région des Balkans. Située aux confins des territoires slaves, elle avait aussi un nom slave : Solun.

Cyrille (Konstantin) et Méthode (Michel) étaient les fils d'un haut fonctionnaire de l'administration impériale. Méthode fut préfet de l'une des provinces de la frontière, où vivaient de nombreux Slaves. En 840 il interrompit cette carrière pour se retirer dans un monastère. Son frère Cyrille fit de brillantes études à Byzance, où il reçut les ordres sacrés après avoir volontairement refusé une carrière politique prestigieuse. En raison de ses qualités exceptionnelles et de ses connaissances profanes et religieuses, il se vit confier, encore jeune, de délicates fonctions ecclésiastiques, comme celle de secrétaire du patriarche de cette cité. Cependant il manifesta bientôt le désir de se soustraire à ces fonctions et se réfugia secrètement dans un monastère au bord de la Mer Noire. Retrouvé au bout de six mois, il se laissa convaincre d'accepter l'enseignement des disciplines philosophiques à l'Ecole supérieure de Constantinople. Ayant mené cette mission à son terme, il se retira de la vie publique afin de rejoindre son frère aîné Méthode et de partager avec lui la vie monastique.

Mais, à nouveau, en même temps que son frère, il fit partie, en qualité d'expert religieux et culturel, d'une délégation byzantine envoyée auprès des Khazars. Pendant leur séjour en Crimée, à Cherson, ils ont cru retrouver l'église où avait été enseveli autrefois saint Clément, pape de Rome et martyr, exilé dans cette région lointaine ; ils recueillirent et emportèrent avec eux ses reliques qui accompagnèrent ensuite les deux Frères dans leur voyage missionnaire vers l'Occident, jusqu'au moment où ils purent les déposer solennellement à Rome, en les remettant au Pape Adrien.

L'événement qui devait décider de la suite de la vie des deux frères fut la requête adressée par le Prince Rastislav de Grande-Moravie à l'Empereur Michel III, pour obtenir l'envoi à ses peuples d'un évêque qui fût en mesure de leur expliquer la foi chrétienne dans leur langue. « De nombreux maîtres chrétiens sont venus jusqu'à nous depuis l'Italie, la Grèce et la Germanie, pour nous instruire de diverses manières. Mais nous, les Slaves, nous n'avons personne qui nous oriente vers la vérité et nous instruisse *de manière compréhensible*. »

On choisit Cyrille et Méthode qui acceptèrent sans hésiter, se mirent en route et arrivèrent, dès 863, en Grande Moravie, Etat qui comprenait alors diverses populations slaves d'Europe centrale, carrefour des influences réciproques entre l'Orient et l'Occident. Ils entreprirent parmi ces peuples la mission à laquelle ils consacrèrent tout le reste de leur vie, marquée par des voyages, des privations, des souffrances, une hostilité et des persécutions qui allèrent, pour Méthode, jusqu'à une cruelle captivité. Ils supportèrent tout avec la force de la foi et une espérance invincible en Dieu. En effet, ils s'étaient bien préparés à la tâche qu'on leur confiait : ils apportaient les textes

de la sainte Ecriture indispensables à la célébration de la sainte liturgie, préparés et *traduits par eux en langue paléoslave, écrits avec un alphabet nouveau, conçu par Constantin et parfaitement adapté à la phonétique de cette langue*. L'activité missionnaire des deux frères connut un succès considérable, mais aussi les difficultés compréhensibles que la première christianisation, antérieurement accomplie par les Eglises latines limitrophes, suscitait pour les nouveaux missionnaires.

Après trois années environ ils prirent le chemin de Rome avec leurs disciples pour lesquels ils désiraient obtenir les ordres sacrés. Leur itinéraire passait par Venise, où l'on discuta publiquement les principes novateurs de la mission qu'ils étaient en train d'accomplir. À Rome, le Pape Adrien II les accueillit avec beaucoup de bienveillance. Il approuva les livres liturgiques slaves qu'il ordonna de déposer solennellement sur l'autel de l'église Sainte-Marie *ad Praesepe*, appelée aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure, et il recommanda d'ordonner prêtres leurs disciples. Cette période de leurs efforts eut une conclusion particulièrement favorable. Cependant Méthode dut repartir seul pour l'étape suivante, parce que son frère cadet, gravement malade, mourut à Rome le 14 février 869.

Méthode resta fidèle aux paroles que Cyrille lui avait dites sur son lit de mort : « Mon frère, nous avons partagé le même sort, conduisant la charrue dans le même sillon ; à présent, je tombe dans le champ au terme de ma journée. Toi, je le sais, tu aimes beaucoup ta Montagne [ton monastère] ; mais n'abandonne pas la tâche d'enseignement pour retourner sur la Montagne. En vérité, où pourrais-tu mieux accomplir ton salut ? »

L'activité apostolique de Méthode, consacré archevêque et nommé légat pontifical pour les peuples slaves, fut cependant interrompue par suite de difficultés politico-religieuses qui aboutirent à sa captivité pendant deux ans. Il ne fut libéré qu'à la suite de l'intervention personnelle du Pape Jean VIII. Le nouveau souverain de la Grande-Moravie, le prince Swatopluk, finit par se montrer lui aussi opposé à l'œuvre de Méthode, refusant la liturgie slave et faisant naître des doutes à Rome sur l'orthodoxie du nouvel archevêque. En 880, Méthode fut convoqué à Rome pour présenter encore une fois toute la question personnellement à Jean VIII. À Rome, lavé de toutes les accusations, il obtint du Pape la publication de la bulle *Industriae tuae* qui, au moins en substance, rétablissait les prérogatives reconnues à la liturgie en slavon par son prédécesseur Adrien II.

Par son action prévoyante, sa doctrine profonde et orthodoxe, son équilibre, sa loyauté, son zèle apostolique, sa magnanimité intrépide, Méthode gagna la reconnaissance et la confiance des Pontifes romains, des Patriarches de Constantinople, des Empereurs byzantins et d'un certain nombre de Princes des nouveaux peuples slaves.

L'œuvre des deux frères, après la mort de Méthode, traversa une crise grave et la persécution contre leurs disciples devint si forte qu'ils furent contraints d'abandonner le terrain de leur mission ; malgré cela, la semence évangélique ne cessa pas de produire des fruits.

Byzantins de culture, les frères Cyrille et Méthode surent se faire apôtres des Slaves au plein sens du terme. Ils trouvèrent naturel de prendre clairement position dans tous les conflits qui troublaient alors les sociétés slaves en cours d'organisation, assumant pleinement les difficultés et les problèmes inévitables pour des peuples qui défendaient leur identité face à la pression militaire et culturelle du nouvel Empire romain-germanique et qui tentaient de refuser les formes de vie qu'ils considéraient comme étrangères.

C'était aussi le commencement de plus larges divergences, malheureusement destinées à s'accroître, entre la chrétienté orientale et la chrétienté occidentale, et les deux saints missionnaires s'y trouvèrent personnellement impliqués ; mais ils surent être attentifs à ce que les nouvelles manières de vivre, propres aux peuples qu'ils évangélisaient, demeurent cohérentes avec le dépôt de la tradition. Souvent les situations de conflit s'imposèrent dans toute leur complexité ambiguë et douloureuse ; mais Cyrille et Méthode ne tentèrent pas pour autant de se soustraire à l'épreuve : l'incompréhension, la mauvaise foi manifeste et finalement, pour saint Méthode, les chaînes acceptées par amour du Christ, ne firent dévier ni l'un ni l'autre de leur ferme dessein de favoriser et *de servir le bien des peuples slaves et l'unité de l'Eglise universelle*. C'est là le prix qu'ils durent payer pour la diffusion de l'Évangile, pour l'œuvre missionnaire, pour la recherche courageuse de nouvelles formes de vie et de voies efficaces afin que la Bonne Nouvelle atteigne les nations slaves en train de se constituer.

La communion parfaite dans l'amour préserve l'Eglise de toute forme de particularisme et d'exclusivisme ethnique ou de préjugé racial, comme de toute arrogance nationaliste. Une telle communion doit élever ou sublimer tous les sentiments purement naturels qui se trouvent légitimement dans le cœur humain.

Ayant entrepris leur mission sur le mandat de Constantinople, par la suite, ils cherchèrent, en un sens, à la faire confirmer en se tournant vers le Siège apostolique de Rome, centre visible de l'unité de l'Eglise. C'est ainsi qu'ils édifièrent l'Eglise, animés par le sens de son universalité. Leur action invite à reconstruire, dans la paix de la réconciliation, l'unité qui a été gravement compromise après l'époque des saints Cyrille et Méthode et, en tout premier lieu, l'unité entre l'Orient et l'Occident.

Cyrille et Méthode sont les précurseurs authentiques de l'œcuménisme, car ils ont voulu efficacement éliminer ou diminuer toutes les divisions véritables ou seulement apparentes entre les diverses communautés appartenant à la même Eglise. La sollicitude fervente que montrèrent les deux Frères – et particulièrement Méthode, en raison de sa responsabilité épiscopale – pour garder l'unité de la foi et de l'amour entre les Eglises dont ils faisaient partie, c'est-à-dire l'Eglise de Constantinople et l'Eglise romaine d'une part, et les Eglises naissantes en terre slave d'autre part, fut et restera toujours leur grand mérite.

Agissant ainsi, il recourait toujours, comme Constantin le Philosophe, au dialogue avec ceux qui étaient opposés à ses idées ou à ses initiatives pastorales et qui mettaient en doute leur légitimité. A cause de cela, il restera toujours un maître pour tous ceux qui, à n'importe quelle époque, *cherchent à atténuer les différends en respectant la plénitude multiforme de l'Eglise*.

La mission entreprise par Cyrille et Méthode s'affermir et se développa admirablement en Bulgarie, essentiellement par l'œuvre des disciples expulsés de leur premier champ d'action. Dans cette région, sous l'influence de saint Clément d'Ocrida, des centres dynamiques de vie monastique furent fondés et l'usage de l'alphabet cyrillique y fut particulièrement développé. De là, cependant, le christianisme gagna d'autres territoires pour atteindre, à travers la Roumanie voisine, l'ancien Rus' de Kiev et s'étendre ensuite de Moscou vers l'Orient.

Cyrille et Méthode sont les maillons d'unité, le pont spirituel, entre la tradition orientale et la tradition occidentale qui convergent l'une et l'autre dans l'unique grande Tradition de l'Eglise universelle. Ils sont les champions de l'effort œcuménique des Eglises sœurs d'Orient et

d'Occident pour retrouver, par le dialogue et la prière, l'unité visible dans la communion parfaite et totale, l'unité qui n'est pas absorption, ni même fusion. L'unité est la rencontre dans la vérité et dans l'amour que nous donne l'Esprit.

BADEN-POWELL (1857- 1941)

« *Un officier ne peut être un bon chef que s'il aime ses hommes* »



Baden- Powell, bien qu'il ait fait une carrière brillante et fulgurante dans l'armée britannique, est connu non pas tant pour ses hauts faits militaires que pour avoir fondé le mouvement scout.

Son enfance, il la passe en grande partie dans la nature, à observer les animaux dans les bois, à explorer... Avec ses frères, il campe et navigue, apprenant par là la discipline, l'esprit d'équipe, le sang-froid...

Officier dans l'armée, le premier supérieur à qui il a affaire est un homme simple, pour qui l'initiative est plus importante que la connaissance du drill. Peu à peu, il apprend l'art de conduire les hommes.

Les vertus qu'il apprécie le plus dans son métier sont le courage, la débrouillardise, la prudence alliée à la prise utile de risque. Dans l'exécution de ses nombreuses missions, il pense en premier lieu à ses hommes. Derrière chaque soldat, il y a un homme qu'il faut respecter et aimer.

Dans sa pratique du commandement, il a à cœur d'éduquer plutôt que de diriger. C'est ainsi qu'il applique des principes tels que la responsabilité et la discipline intérieure. « Le soldat qui n'est que "drillé" est parfait pour la parade ; pour la guerre il ne vaut rien. Aussi mon premier souci était-il de donner du caractère à chacun de mes jeunes soldats ; c'est-à-dire de leur enseigner l'initiative, la maîtrise de soi, le sentiment de l'honneur et du devoir, la responsabilité, la confiance en soi, l'esprit d'observation, le raisonnement ». Le pouvoir de l'officier, selon lui, permet de développer chez ses hommes les vertus et qualités qui feront d'eux de bons citoyens : « Une nation doit des succès moins à la force des armements qu'au caractère de ses citoyens. Pour la réussite d'un homme dans la vie, le caractère est plus essentiel que l'érudition. Donc le caractère est d'une importance primordiale pour une nation et pour un individu ».

Le siège de Mafeking en Afrique du Sud, fin 1899, le rendit célèbre. Il fut assiégé par les Boers dans cette ville pendant 217 jours, avec son régiment et 1600 hommes, femmes et enfants. Cette résistance permit à l'armée britannique de débarquer et de libérer tout le monde. Comment a-t-il pu réaliser cet exploit dans une ville sans défense naturelle ?

Pour tromper les assiégeants sur les forces dont il disposait, il fit preuve d'imagination, en organisant des mises en scène. Par ses astuces, il s'arrangea pour que les Boers passent des nuits très agitées, alors que les Britanniques se reposaient. Il s'efforça de rendre amusante la vie des assiégés.

Lorsque la nourriture commença à manquer, Baden-Powell se servit des rations inférieures à celles des soldats. Avec créativité, il fit en sorte que rien ne se perde.

C'est également à Mafeking, parce qu'il disposait de vraiment peu de soldats, qu'il commence à confier des missions à de jeunes garçons.

À la fin de la guerre, il est chargé de former la police sud-africaine. Il fait alors appel à des hommes jeunes, intelligents, capables d'initiative, plutôt qu'aux anciens qui avaient trop pris l'habitude d'agir seulement sur ordre. Il applique la responsabilisation personnelle.

De nombreux garçons lui écrivent pour lui demander des conseils de vie, il les encourage d'abord à essayer de faire chaque jour une bonne action. Mais devant la multiplication des demandes et l'intérêt qu'il suscite, il va y passer de plus en plus de temps, prenant ces jeunes très au sérieux. Peu à peu, il organise des camps, il écrit des livres, il structure ce qui va devenir le mouvement scout. Finalement, il va démissionner de l'armée afin de s'y consacrer entièrement.

Pour Baden-Powell, le but du scoutisme est d'élever le niveau général des jeunes sur plusieurs plans : développement de la personnalité, amour de Dieu, sens du service, santé, sens du concret. « Nous visons à ce qu'ils y atteignent de l'intérieur plutôt qu'à leur inculquer du dehors ». La ligne de conduite proposée aux scouts était concrétisée dans la loi scout qui ne comprend que des points positifs et aucune interdiction.

Baden-Powell fut réellement un leader, magnanime et humble, dans sa volonté de faire grandir les jeunes et les hommes qui lui étaient confiés, de les faire avancer, afin qu'ils puissent ensuite servir la société. Comme l'a dit le duc de Connaught, « Peu d'hommes ont rendu un plus grand service à l'humanité que Robert Baden-Powell ».